

LARSEN

LE MAGAZINE DE L'ACTUALITÉ MUSICALE EN FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES
N° 27 - MARS / AVRIL 2018

La Smala

DES AIRS DE FAMILLE

CHANCE | JUICY | LG JAZZ COLLECTIVE | BALOJI |
TYPH BARROW | JAWHAR | MARC MELIÀ | MARIE HALLYNCK |
LE COURANT ALTERNATIF | LES LABELS INDÉ | LA RELEASE PARTY |



Périodique : 5 x par an

BELGIQUE-BELGIE

P.P. - P.B.
1099 BRUXELLES/X
1/1746

AUTORISATION
Bureau de dépôt :
Bruxelles/x



LES NUITS 2018

25.04 > 06.05 - BOTANIQUE.BE

25 BOTANIQUE

CHARLOTTE GAINSBORG • BLACKWAVE • MÉLISSA LAVEAUX • BLANCHE JULIETTE ARMANET • FAKEAR • CATHERINE RINGER • CHARLOTTE FEU! CHATTERTON • CALYPSO VALOIS • TÉMÉ TAN • NAKHANE ESINAM • PORCHES • LUKE HOWARD • MARTIN KOHLSTEDT • ANGÈLE SONNFJORD • L'IMPÉRATRICE • FAIRE • PÉPITE • U.S. GIRLS • WYE OAK VEENCE HANA O X LE MOTEL • POLO & PAN (live) • BAGARRE • OUGHT LUCY DACUS • HATER • ULYSSE • GAËL FAYE • COCAINE PISS & METTE RASMUSSEN • ORCHESTRA BAOBAB • MULATU ASTATKE • METZ • IDLES FONTAINES D.C. • HARING (live band) • RARI • CHATON • MALIK DJOUDI EDDY DE PRETTO • NEMIR • ALOÏSE SAUVAGE • DJ LAG • ELECTRIC ELECTRIC • LITTLE SIMZ • JUICY • VANJESS • IT IT ANITA • ICEAGE THE BODY • RODOLPHE COSTER & BAND • GRANDBROTHERS FEDERICO ALBANESE • BERNARD LEMMENS • ÓLAFUR ARNALDS...

JAZZ TOUR

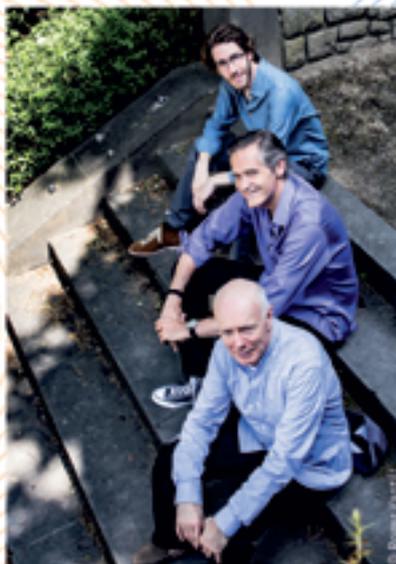
OCT. 2017 > JUIN 2018
9 TOURNÉES - 70 CONCERTS



PROMOTION DU JAZZ BELGE
LES LUNDIS D'HORTENSE.BE
WWW.JAZZINBELGIUM.COM



MARS / 2018
Amaury Faye trio



MARS-AVRIL / 2018
Loos/Prins/Walnier



AVRIL-MAI / 2018
Gratitude trio

GIRLS IN HAWAII x TJENS MATIC
ANGÈLE x TAMINO x TÉMÉ TAN
ISHA x JC SATÀN x THIS IS THE KIT
ARNAUD REBOTINI ^{live} x JACUZZI BOYS

AK/DK x HANNAH EPPERSON x LE DÉ x BLACKWAVE.
FENNE LILY x BLIND BUTCHER x ANNABEL LEE
MONOLITHE NOIR x JEREMY WALCH x BANDITS
LOUIS PISCINE x MORTALCOMBAT x RYVAGE
EDSUN x DESK x LIBERATI QUARTET x DIRK.

+ UN CONCERT SECRET + UN PARCOURS URBAIN + DES SURPRISES



les
ara
lunai
res X

1-6 MAI
2018

ARLON EST
UNE SCÈNE
17^E ÉDITION



aralunaires.be

LARSEN

CONSEIL DE LA MUSIQUE

Quai au Bois de Construction, 10 - 1000 Bruxelles
www.conseildelamusique.be
Contact par mail:
larsen@conseildelamusique.be

Contactez la rédaction:
première lettre du
prénom.nom@conseil-
delamusique.be

RÉDACTION

Directrice de la rédaction
Claire Monville

Comité de rédaction
Nicolas Alsteen
Julien Chanet
François-Xavier Descamps
Christophe Hars
Claire Monville

Coordinateur de la rédaction
François-Xavier Descamps

Rédacteurs
Nicolas Alsteen
François-Xavier Descamps

Collaborateurs
Serge Coosemans
Jean-Pierre Goffin
Véronique Laurent
Luc Lorfèvre
Philippe Manche
Tom Peeters
Jacques Prouvost
Stéphane Renard
Didier Stiers

Traducteur
Lawrence Pieters

Correcteurs
Christine Lafontaine
Nicolas Lommers

Couverture
La Smala © DR

PROMOTION & DIFFUSION

François-Xavier Descamps

ABONNEMENT

Vous pouvez vous abonner
gratuitement à Larsen.
larsen@conseildelamusique.be
Tél.: 02 550 13 20

CONCEPTION GRAPHIQUE

Mikan

Impression
Graphius

Prochain numéro
Mai 2018



LE SOIR

sabam
for culture



Édito

Dans ce numéro, sans s'en rendre compte d'ailleurs, Larsen s'est branché sur l'alternatif. On s'est rendu à La Zone, une dynamique maison de jeunes expérimentale située en bord de Meuse. On s'est intéressé au Roots & Roses, le festival le plus rock'n roll de notre petite communauté. Et on a rencontré Nicolas Wieërs, sympathique tête pensante du Balkan Trafik Festival qui prône l'ouverture en mettant à l'honneur les cultures des pays d'Europe du sud-est.

Moins amusant, on y évoque aussi des lieux bien connus des fans de décibels ou d'amplis en surchauffe et qui vont devoir purement et simplement fermer ou, une fois encore, déménager. Assister à la disparition ou au non soutien de ce type de lieux nous fait une fois de plus craindre pour la diversité culturelle au profit d'une uniformisation, d'une aseptisation du paysage culturel... C'est vraiment ce qu'on ressent lorsque l'on voit ce que propose et ce dont se fait écho la majorité des médias. Mais, rétrospectivement, la fin d'une époque n'a-t-elle pas toujours annoncé la naissance d'une autre ?

Finalement, en 2018, que signifie ce terme difficilement définissable qu'est « l'alternatif » ? Lorsqu'il est question de culture alternative, on pense immédiatement à « contre culture »... et ce n'est plus vraiment le cas actuellement. Aujourd'hui, on dirait plutôt consommer la musique autrement, une forme d'alternative à la culture plutôt que de culture alternative. Bonne lecture

Claire Monville

CONCOURS

Suivez nos pages
Facebook (Larsen /
Conseil de la Musique)
et tentez votre chance
pour gagner des places
pour les Nuits
Botanique, les
Aralunaires et le Jazz
Tour.

[www.facebook.com/
ConseildelaMusique](http://www.facebook.com/ConseildelaMusique)

[www.facebook.com/
magazinelarsen](http://www.facebook.com/magazinelarsen)

Sommaire

OUVERTURE

LE DISQUE DU DÉCLIC Marie Hallynck P.4
EN VRAC P.5

RENCONTRES

ENTRETIEN La Smala P.8
RENCONTRE Le 77 P.11
RENCONTRE Chance P.12
RENCONTRE Juicy P.13
RENCONTRE Baloji P.14
RENCONTRE Jawhar P.15
RENCONTRE Marc Melià P.16
RENCONTRE Lawrence Le Doux P.17
RENCONTRE LG Jazz Collective P.18
RENCONTRE Pierre de Surgères P.19
TRAJECTOIRE Nicolas Wieërs P.20

ZOOM

Indépendants: labels à faire P.22
Le courant alternatif P.24

ARTICLES

APERÇUS La Belle Hip Hop / Belgian World P.27
Music Network P.27
LE.COM Prêt? Feu! Release Party P.28
DÉCRYPTAGE
L'exclusivité: une pratique qui divise P.30
IN SITU La Zone P.32
POURQUOI? Plus de frites que de groupes franco-
phones au Roots & Roses? P.36
VUE DE FLANDRE La presse musicale P.37

LES SORTIES

EN FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES P.34
LISTE DES SORTIES P.36

BONUS

L'INTERVIEW INDISCRÈTE Chez Typh Barrow P.38
C'ÉTAIT EN... février 1980 P.39



© Marie Hallynck/Vercoff/ren

Il y a quelques semaines, à la demande de la RTBF, la violoncelliste Marie Hallynck jouait incognito dans une station de métro bruxelloise. *L'indifférence des voyageurs était criante, souligne-t-elle. Mais je voulais témoigner en faveur de ceux que notre société laisse sur le bord de la route.* Depuis, les concerts ont repris : intégrale des sonates de Beethoven (avec le pianiste Muhiddin Dürrüoğlu), intégrale des suites de Bach, et bientôt une saison avec l'ensemble Kheops au Château de Seneffe (coup d'envoi le 29 avril). Si cette soliste internationale a du mal à évoquer les disques qu'elle emporterait sur une île déserte – *J'y chercherais le silence et la beauté des sons de la nature!* –, elle évoque volontiers pour Larsen les disques de sa jeunesse, qui ont tourné en boucle : *Les sonates de Brahms* par Rostropovich et Serkin, *L'Arpeggione* de Schubert par Rostropovitch et Britten. Et ces quelques autres...

STÉPHANE RENARD

LE DISQUE DU DÉCLIC

Marie Hallynck



Villa-Lobos – *Bachianas Brasileiras n°5*, Kiri Te Kanawa, Decca

Ce disque m'a longtemps accompagnée au réveil, que je ne conçois pas sans musique. C'est le moment de la journée où j'ai vraiment l'impression que la musique pénètre chaque pore de ma peau. J'ai découvert ces *Bachianas n°5* de Villa-Lobos à l'âge de 13 ans, suite à ma rencontre avec la grande violoncelliste française Reine Flachot. Elle m'a donné l'occasion de les jouer avec elle au festival Tibor Varga, à Sion (Suisse). J'avais été très émue de participer, toute jeune, à ce concert. Je l'ai été tout autant en réécoutant l'œuvre interprétée par Kiri Te Kanawa, quelques années plus tard, sur ce très beau disque qui propose aussi les *Chants d'Auvergne* de Canteloube. La musique a ce pouvoir de puiser les émotions à la source...



Elgar, *Cello Concerto*, Jacqueline du Pré, EMI / Warner

Le concerto d'Elgar est l'un des tout premiers concertos que j'ai eus l'occasion de jouer avec orchestre. Comme bon nombre de violoncellistes, je l'ai découvert avec l'enregistrement mythique qu'en a réalisé Jacqueline du Pré, devenue l'icône de cette œuvre. Elle y fait preuve d'une expressivité phénoménale et lorsqu'on l'écoute, on a l'impression que le concerto et elle ne font qu'un. Le résultat est bouleversant, notamment dans la coda du quatrième mouvement, véritable dénouement à la *Tristan et Yseult*, comme l'appelait mon Maître Janos Starker.



Ravel, *Concerto en sol majeur*, Martha Argerich / Claudio Abbado, Deutsche Grammophon

J'ai toujours eu un immense coup de cœur pour le piano, dont j'avais commencé l'étude en même temps que le violoncelle. Après Schubert, ce sont Ravel et Prokofiev qui ont longtemps été mes compositeurs préférés. Ils ont tous les deux une palette de couleurs orchestrales tellement riches ! J'ai adoré le disque reprenant le concerto de Ravel en sol majeur et le 3^e de Prokofiev, joué par Martha Argerich, avec les Berliner Philharmoniker sous la direction de Claudio Abbado. Tout y est : un dynamisme extraordinaire, un grand souci du détail, la richesse des contrastes. Impossible aussi de ne pas succomber à l'immense poésie du deuxième mouvement du concerto de Ravel, avec cette méditation pour piano solo, sans oublier le véritable coup de fouet en guise de réveil !



Alexandre Tharaud, *Le Bœuf sur le toit - Swinging Paris*, Erato

Encore un pianiste, eh oui. Dans ce disque plus récent, Alexandre Tharaud évoque, entouré de ses amis, la légèreté du Paris des années 1920. C'est un enregistrement « coup de cœur », qu'il me plaît de partager. Ce qui me fascine chez Alexandre, c'est cette capacité de raconter avec une infinie simplicité des musiques et des émotions très diverses. C'est un artiste au sens large du terme, doté d'une rare ouverture d'esprit comme en témoignent ses choix de répertoire. L'intimité dans laquelle il nous plonge à chacune de ses interprétations me touche beaucoup.



Tous les albums de Barbara

D'Alexandre à Barbara, il n'y a qu'un pas... Cette grande dame, c'est l'expressivité à fleur de peau. Une voix enveloppante, inoubliable. Elle avait en elle une force incroyable et une sensibilité qui l'était tout autant. Irrésistible parce qu'elle se mettait totalement à nu lorsqu'elle chantait. Peu d'interprètes sont capables de livrer une telle vérité. Sans réfléchir, je pense immédiatement à *L'Aigle noir*, mais il y a tellement d'autres chansons d'elle qui m'ont bouleversée et me bouleversent encore. Ce genre d'artiste ne meurt jamais...

EN VRAC

JOSÉ VAN DAM

Récompensé aux ICMA

José van Dam, le célèbre baryton-basse belge, sera couronné d'un « Lifetime Achievement Award », récompensant donc l'ensemble de sa carrière à l'occasion d'une cérémonie qui aura lieu le 6 avril, organisée par l'Orchestre Symphonique National de la radio polonaise. Le label Alpha y sera également désigné « Label de l'année ». Pour rappel, ces International Classical Music Awards ont été décernés pour la première fois en avril 2011 prenant la suite des Cannes Classical Awards qui était remis durant le MIDEM. Le jury est composé de journalistes musicaux des magazines *Andante*, *Crescendo*, *Fono Forum*, *Gramofon*, *Kultura*, *Musica*, *Musik & Theater*, *Opera*, *Pizzicato*, *Rondo*, etc.

JODIE DEVOS

Meilleure de l'année 2017

En ce début d'année 2018, l'émission *C'est du Belge* de la RTBF, en partenariat avec la rédaction de *Paris-Match*, a lancé la troisième édition du prix « Les meilleurs de l'année 2017 ». Ces prix récompensent les talents qui se sont distingués durant l'année écoulée et qui sont les coups de coeur des deux rédactions. C'est la soprano Jodie Devos (deuxième lauréate et prix du public du Concours Reine Élisabeth en 2014) qui a été récompensée dans la catégorie « Musique classique ».

UN-MUTE

Devenez producteur participatif

La plateforme Un-Mute.be, fondée par quatre jeunes Bruxellois, entend émaner la scène musicale belge en produisant, sans distinction, les artistes choisis par leurs fans. Lorsque l'artiste s'inscrit dans le catalogue des groupes, il opte pour une date et une salle. Son événement est « virtuellement » créé. Dès lors, comme pour un concert classique, les fans ont la possibilité d'acheter des places de concert. Si le nombre minimum de places est atteint, le concert a bel et bien lieu. Sinon, l'événement est annulé et les fans sont remboursés.

<https://un-mute.be>

CHANGEMENT D'AIR À L'OPRL

Le jeune chef d'orchestre hongrois Gergely Madarasz succédera à Christian Arming en tant que Directeur musical de l'Orchestre Philharmonique de Liège à partir du 1^{er} septembre 2019.

SUPERNOVA 2018

Les gagnants du Concours Supernova sont connus !

Le Trio O3 et le Quatuor de saxophones Scarbo ont remporté la finale à BOZAR, le 28 janvier dernier. Le projet Supernova a été initié en 2014 par différents opérateurs culturels néerlandophones et vise à dénicher les jeunes prodiges belges de la musique de chambre, les étoiles de la scène classique wallonne, bruxelloise et flamande. En 2018, c'est donc le Trio O3 (piano, violoncelle et flûte) et le quatuor de saxophone Scarbo qui ont séduit le jury et le public. Ces deux ensembles seront présents dès juillet 2018 pour représenter le projet Supernova aux Festivals de Wallonie.



PHILIPPE BOESMANS ET PINOCCHIO

Un opéra pour tous

Après leur collaboration fructueuse pour *Au monde*, Philippe Boesmans donne à nouveau voix aux personnages de Joël Pommerat. Il s'agit ici du huitième opéra de Philippe Boesmans. Le metteur en scène Joël Pommerat s'exprime en ces mots à propos de son spectacle : *Pinocchio est une utopie qui aspire à devenir une réalité. Son histoire parle donc du conflit entre fiction et réalité, mensonge et vérité, entre l'artificiel et l'authentique. Elle raconte le passage d'un état de chose à un état humain. Elle parle donc de l'humanité, cherche à la définir. Elle nous dit que la véritable humanité ne s'acquiert peut-être pas à la naissance, mais que, de manière moins évidente, les êtres peuvent en faire l'acquisition au cours de leur existence.* Un opéra accessible, sur l'enfance.

Pinocchio est édité chez Cypres avec un DVD portrait enrichi de nombreux témoignages.



LE FESTIVAL PROG-RÉSISTE CHANGE DE NOM

Après 5 éditions du Festival Prog-résiste à Soignies, l'événement se baptise en « Les Intemporelles » avec pour but de « combattre la standardisation du goût et des cultures ». Dans un monde où tout va vite, nous voulons ralentir le rythme, redécouvrir notre identité et notre territoire. En choisissant une manière de rencontrer et écouter la musique qui allie plaisir, culture et responsabilité, nous favorisons un avenir meilleur pour nos enfants, pour nous et pour les artistes qui la créent. Rendez-vous le 21 avril, toujours à Soignies, avec entre autres à l'affiche Machiavel et The Atom Heart Mother Project. Les musiques prog' resteront à l'honneur.

www.lesintemporelles.eu

CIM

septembre-décembre 2017

Le CIM a publié récemment les audiences des radios francophones pour la période septembre-décembre 2017. VivaCité est en très grande forme et domine le paysage (16%) devant Nostalgie (15,1%). Radio Contact et Bel RTL suivent avec respectivement 12,6 et 12,3%. Vive ment la prochaine vague.



LES LAURÉATS DES D6BELS MUSIC AWARDS

Qui a gagné ?

L'émission diffusée en direct le 26 janvier (La Deux / RTBF) depuis Média-Cité (Liège) a dévoilé les grands gagnants de cette nouvelle édition des D6bels Music Awards. Au même titre que les Victoires de la Musique (France), les Grammy Awards (États-Unis) ou encore les MIA's (Flandre), les D6bels Music Awards récompensent chaque année les artistes au travers de 16 prix répartis selon un vote du public et de professionnels du secteur de la musique. La cérémonie est rehaussée d'un prix d'Honneur, désigné par un Jury des Médias.

VOTES DU PUBLIC

ALBUM : Roméo Elvis X Le Motel – *Morale 2*
 ARTISTE SOLO FÉMININ : Noa Moon
 ARTISTE SOLO MASCULIN : Henri PFR
 GROUPE : Caballero & JeanJass
 CHANSON FRANÇAISE : Delta
 POP : Blanche
 ROCK & ALTERNATIF : Girls in Hawaii
 DANCE & ÉLECTRO : Henri PFR
 HIP HOP : Roméo Elvis X Le Motel
 HIT DE L'ANNÉE : Henri PFR – *In the mood*

VOTES DU SECTEUR MUSICAL

RÉVÉLATION : Blanche
 CONCERT : Baloji
 MUSICIEN : Tanguy Hasevoets
 CLIP VIDÉO : Mélanie De Biasio – *Your Freedom is the End Of Me*
 AUTEUR / COMPOSITEUR : Mélanie De Biasio

PRIX D'HONNEUR : Salvatore Adamo

MERCATO D'HIVER

Olivier Maeterlinck quitte la BEA (Belgian Entertainment Association) pour diriger le département Communication & Marketing de la Sabam. Il sera remplacé à la BEA par Pieter Swaelens.



LES BELGES À GRO- NINGEN

Pas mal de groupes belges avaient fait le déplacement vers la grand messe de l'industrie musicale européenne. 27 groupes et artistes du plat pays dont 11 étaient issus de la Fédération Wallonie-Bruxelles avec e.a. Angèle et son grand frère Roméo Elvis, Konoba, Blanche, Témé Tan, Lomboy... Faites les comptes, 352 concerts, 42 nationalités différentes... et 27 prestations belges. Fortunes diverses sur scène pour chacun d'entre eux mais on parle ces dernières années d'un véritable « Belgian Boom ». Le Focus Vif s'est penché sur la question dans un article à découvrir sur <http://m.focus.levif.be>

BROTHER & SISTER!

C'est probablement une première dans l'histoire du festival Rock Werchter: un frère et une sœur partageront l'affiche de la manifestation mais séparément, sur deux scènes bien distinctes. Angèle et Roméo Elvis s'étaient déjà succédé sur les planches de l'Olympia il y a quelques semaines... Alors, vous préférez qui ?



L'OR- CHESTRA VIVO! EN DVD

Orchestra ViVo! rassemble 29 musiciens chevronnés, actifs sur la scène belge de la musique créative. Composée exclusivement de morceaux créés par les musiciens de l'orchestre, la musique de l'orchestre associe l'énergie du rock à la clarté du classique ou à la liberté du jazz. Chaque concert est une expérience unique, guidée par l'improvisation, la poésie des textes et la grande complicité unissant la trentaine d'artistes. Dénué de chef d'orchestre, Orchestra ViVo! fonctionne à la manière d'un groupe pop où la frontière entre interprétation et composition s'estompe. *The Sum of its Parts*, produit par World Citizens Music, est un double DVD comprenant d'une part, la captation complète de l'Orchestra ViVo! au Théâtre de Namur le 20 janvier 2017 et, d'autre part, un clip qui marque l'engagement pour la paix de l'orchestre (diffusé lors des festivités liées à la Journée Internationale du Jazz) et sept « web videos clips » enregistrés dans le cadre du Gaume Jazz Festival 2016. Le titre du DVD fait référence à une citation d'Aristote et qui révèle l'essence même de l'orchestre: *Le tout est plus grand que la somme de ses parties.*

www.worldcitizensmusic.com

TÉMÉ TAN À GOMA

En marge du festival Amani de Goma (Nord-Kivu), Témé Tan, fraîchement récompensé aux D6bels Music Awards comme meilleur musicien de l'année 2017, a prodigué une master class auprès de quatre musiciens, sélectionnés via la maison de jeunes de la ville. *On reprend mes chansons, on les retravaille, et on va se produire sur scène dans ce format. C'est un drôle d'exercice mais c'est enrichissant*, déclarait Tanguy Hasevoets au journal Métro récemment. Une occasion pour ces jeunes musiciens africains de se confronter à d'autres méthodes de travail et à d'autres rythmes.



RTL Check this!

RTL lance un nouveau média: une plate-forme digitale, orientée « pop culture » et appelée CHECK. Différents artistes collaboreront au projet, dont notamment le rappeur belge Caballero. Une alternative au Tarmac de la RTBF ? Pour ce nouveau projet, RTL s'est associée à des spécialistes de la culture hip hop et à divers experts digitaux et du secteur: Digizik, une société de production interactive centrée sur la musique et aussi Back in the Dayz, une agence de management booking, label et événementiel active depuis 2009 dans le milieu de la musique. La différence avec Tarmac ? Un projet non pas centré exclusivement sur la culture hip hop mais sur le concept de « pop culture ». *La pop-culture c'est tout ce qui fait la curiosité de quelqu'un dans le milieu urbain. C'est quand tu t'intéresses aussi bien à la ville, qu'à la bouffe, etc.,* expliquait à nos amis de Moustique, Martin Vachieri, le rédacteur en chef du projet. CHECK misera également sur l'originalité de ses vidéos. *On place vraiment l'accent sur ce média car c'est ce que les gens consomment le plus pour le moment, via YouTube ou Instagram. C'est ce qui partage le plus d'intérêt et crée le plus d'émotions.* À découvrir sur le web.



LES « DIAPASON D'OR » EN 2017

En novembre dernier se déroulait la cérémonie des « Diapason d'Or » pour l'année 2017. L'événement récompense les meilleurs enregistrements d'opéras, de pièces pour piano, ou encore de musique de chambre, selon le mensuel spécialisé Diapason. Les Belges Florian Noack et Alic Focroulle s'y sont illustrés.

CATÉGORIE « PIANO »
Sergéi Lyapunov,
Works for Piano vol.2
Florian Noack
 Ars production

CATÉGORIE
 « MUSIQUE BAROQUE »
Alic Focroulle,
Lambert Colson,
InAlto,
Schütz & his Legacy
 Passacaille

MAGRITTE 2018

Jean-Luc Fauchamps a remporté le Magritte 2018 de la meilleure musique originale pour le film *Insyriated* de Philippe Van Leeuw.

KRISY

Un vrai Zinneke !

C'est le rappeur Krisy qui remporte cette année l'Octave Zinneke (des Octaves de la Musique). Ce prix, décerné pour la troisième fois, est remis à l'artiste bruxellois ayant marqué le public de BX1. Krisy l'emporte devant Sonnfjord, Esinam et Konoba, succédant ainsi à Roméo Elvis et Kel Assouf.

LA MORT DU CD

Programmée aux USA

Il va bientôt être plus difficile d'acheter des CD aux États-Unis. En effet, le géant de la distribution électronique Best Buy (un genre de MediaMarkt américain), cessera de vendre des disques dans ses 1.100 magasins à partir du 1^{er} juillet 2018. En 2017, les ventes avaient diminué de 18,5 %, victimes collatérales des grandes plateformes de streaming type Spotify. Le vinyle continuera quant à lui à garnir les rayons pendant quelques mois de plus, un sursis accordé à l'antique support en raison d'une santé éclatante.



MIA'S

Blanche, la révélation belge de l'année

C'est Oscar and the Wolf qui s'est illustré lors de la cérémonie des Music Industry Awards flamands. Le groupe a récolté trois prix lors de cette 11^e cérémonie récompensant les meilleurs artistes musicaux de Flandre. Les Gantois ont remporté les trophées les plus convoités : « Meilleur artiste masculin solo », « Meilleur artiste pop » et « Meilleure performance live ». La francophone Blanche a quant à elle remporté l'award des catégories « Hit de l'année » et « Révélation ». Le single *City Lights* avait représenté la Belgique au Concours Eurovision de la chanson en 2017. Rappelons que la jeune artiste a également été élue « Révélation de l'année » au sud du pays à l'occasion des Dóbbels Music Awards. Notons encore que Soulwax, nommé dans cinq catégories, ne repart finalement qu'avec le trophée du « Meilleur Album » pour *From Deewee*.

C'EST BON POUR LE MORAL

Les Belges écoutent de la musique en moyenne 2,5 heures par jour selon la Belgian Entertainment Association. Soit en moyenne 17,2 heures par semaine. Une info qui ressort d'un sondage de l'ifpi (Fédération internationale de l'industrie phonographique), réalisé par l'ipsos en 2017 et dans laquelle la consommation de musique est analysée dans les 13 marchés de musique principaux. C'est un plus que la moyenne globale « mondiale » qui est de 15,1 heures par semaine ou un plus de 2 heures par jour. Édifiant, non ?

JUSTICE A ENCORE FRAPPÉ

On ne manque pas de vous parler de RIVE dans ces colonnes et il ne se passe pas un numéro sans que leur actualité vienne enrichir nos contenus. Leur single *Justice* a trouvé bonne place dans la sélection « Meilleurs singles 2017 » du magazine Focus Vif et ce même titre a remporté tout récemment un prix pour son clip, le « Merit in the Animation/Experimental category » au Speechless Film Festival 2018 aux États-Unis (Minnesota). Le clip a été réalisé par Temple Caché prod. (www.templecache.com). Le groupe s'envolera pour la Chine du 15 au 31 mars pour le festival Mars en Folie. Quel beau chemin parcouru depuis la finale du concours Du F. dans le texte en 2016 (la finale 2018 prendra ses quartiers au Botanique le 24 mars prochain).

CHANGEMENT D'AIR À L'OPRL

Le jeune chef d'orchestre hongrois Gergely Madaras succédera à Christian Arming en tant que Directeur musical de l'Orchestre Philharmonique de Liège à partir du 1^{er} septembre 2019.



C12

C'est d'où ?

Alors que les salles « alternatives » bruxelloises ferment leurs portes les unes après les autres (Recyclart, Barlok, Magasin 4, ...), une petite nouvelle va tenter sa chance. Baptisée C12, elle a pris ses quartiers au fin fond de la galerie Horta, sous la Gare Centrale de Bruxelles. Animée principalement par le collectif Deep In House, l'endroit, qui a déjà accueilli récemment une Fifty Fifty Session (avec Angèle et L'Impératrice), résonnera principalement sous les beats exigeants des soirées de cet organisateur bien connu des férus de musiques électroniques.

www.facebook.com/C12Bxl

LE STREAMING ET LA MUSIQUE CLASSIQUE

Des amis qui ne sont pas encore rencontrés

Un récent article (à découvrir via le site Libération Next) faisait état de la déliquescence des ventes en musique classique, une longue chute qui dure depuis de nombreuses années. Un genre qui aurait tout à gagner à développer sa présence dans les offres de streaming pour peu qu'un opérateur prenne la peine de recenser la multitude de labels existants et leurs catalogues. Un article très intéressant qui fait le point sur le marché des ventes en musique classique, où comme ailleurs, souvent, la forme a pris le pas sur le fond.

Streaming, le classique piano piano, à lire sur
<http://next.liberation.fr>



ENTRETIEN

La Smala

DES AIRS DE FAMILLE

Trois ans après *Un cri dans le silence*, leur précédent et deuxième album, les Bruxellois reviennent aux affaires en groupe, avec *11h59*. De la maturité en plus, et moyennant une petite mise à jour : *Rap (boombap), trap, cloud, et pop mainstream*, dixit eux-mêmes.

Il ne leur reste désormais plus qu'à boucler leurs valises et prendre la route.

À l'export aussi, la scène belge attire l'attention. En mai, avec DJ-XMen aux platines, on entendra même les cinq garçons à Lyon, lors des Nuits Sonores !

DIDIER STIERS

Un an de travail, a-t-on pu lire à propos de ce nouvel album, qui a aussi été l'occasion de résidences : c'est un bon résumé ?

Tous : Oui, plusieurs résidences, trois grosses, quatre en tout, pendant lesquelles on s'est concentrés pour créer de la musique, écrire de nouveaux morceaux, écrire sur des instrus que nous avons reçues... Et aussi pour renouveler un peu notre rap, c'est-à-dire essayer de conserver l'essence même du groupe, de ce qui a fait notre « carrière musicale » jusqu'à aujourd'hui, mais avec des influences un peu plus modernes. Ne pas rester sur nos acquis et essayer de prendre une autre direction qu'on avait prise auparavant, tout en tentant de faire ce qui se fait maintenant et en gardant notre âme smalienne. C'était important pour nous de travailler là-dessus.

Le ou les bienfaits d'une résidence ?

C'est le côté isolé, tu vois ? Tu ne reviens pas de là, tu ne peux pas t'échapper. Il y a ce côté coupé du monde. Le fait de n'être qu'entre nous, dans une bulle, nous a amenés à être productifs comme on ne l'avait jamais été.

La méthode doit avoir du bon ! Le 77 est passé par Le Vecteur, pour une résidence, Zwangere Guy aussi... Est-ce qu'on pourrait voir ça comme une envie d'être plus pros ?

Ça amène plus de professionnalisme, avec des meilleurs morceaux, plus aboutis. Que ce soit pour nous ou pour Le 77, c'est la même chose. Eux aussi vont sûrement avoir plus de morceaux plus aboutis que ceux écrits plus en freestyle. Là ils se posent. Il y a une énergie qui se crée quand on fait une résidence. Tout le monde se plonge dedans, chacun motive les autres. Quand il y en a un qui lâche un sale texte, un autre qui a un thème, un super refrain, waow ! C'est peut-être aussi qu'auparavant, quand on était plus jeunes, il nous était plus facile d'avancer avec un texte déjà écrit en freestyle. Maintenant, on a tous nos petites vies et pour écrire un morceau, quand on a envie d'être un peu plus professionnels et d'avoir un résultat plus abouti, c'est intéressant de l'écrire ensemble. D'avoir une communication de groupe quand on fait le morceau. À l'heure actuelle, les résidences ont vraiment apporté un plus, en tout cas dans l'écriture de cet album.

Ce qui s'impose d'emblée à l'écoute de 11h59, c'est ce ton généralement plus sérieux. On ressent même un peu de désenchantement dans certains textes. Tout cela s'explique ?

Notre manière d'écrire, c'est aussi de raconter ce qu'on vit au quotidien et donc le côté plus sérieux et plus désenchanté émane d'une certaine réalité. Après, on prend de l'âge, on est tous bientôt trentenaires et forcément, la vie change. Les morceaux qui en découlent sont dès lors plus matures. C'est à espérer, en tout cas.

Matures, mais pas dépressifs ?

On n'a jamais été portés sur la joie (*rires*). On aime bien rigoler, on s'éclate, mais on a tous un côté mélancolique, un petit truc... difficile à expliquer. C'est peut-être un peu bruxellois, cette amertume. Il y a le temps, qui fait que t'es toujours dans un état d'esprit pas super joyeux. C'est aussi le reflet de la société. C'est une réalité qu'on décrit. Quand on grandit, on aborde le thème d'une manière moins freestyle qu'auparavant. Au début, c'était plus de la rage, l'envie de dire ce qu'on voulait. Là, maintenant, on sait vers où on va et on sait ce qu'on a envie de dire parce qu'on se connaît un peu mieux. Et on connaît un peu mieux la vie qu'à l'époque.

Ceci dit, vos résidences, c'était productif mais pas le monastère, non plus ?

Ni la prison ! Loin de là. Une résidence, c'est aussi un peu la fête : on va dormir très tard, ou très tôt, on boit des coups, on écrit... C'est comme des vacances, sauf qu'on doit travailler, être sérieux de temps en temps, quoi, et sortir de là avec quelque chose. Mais on a la chance de faire un travail qu'on aime. Donc on ne le voit même plus comme un travail.

Rappeur, c'est mon métier, entend-on dans 11h59...

« Chômeur aux yeux des autres ! » (*rires*)

Vous le vivez comme ça ?

Rizla : Je ne suis rappeur de profession que depuis quelques mois. J'ai arrêté de travailler (*il était vendeur dans l'électroménager - ndlr*) pour me consacrer à cet album. Mais oui, moi, c'est un peu comme ça que je l'ai vécu quand j'ai arrêté de travailler, surtout aux yeux des autres, de ma famille. Mais je préfère mille fois ça que mon ancien métier !

C'était la frustration de ne pas pouvoir y être à cent pour cent ?

Rizla : Oui, c'était horrible ! Pour le précédent album, ça avait été compliqué de combiner les deux. Là, j'ai eu l'opportunité de pouvoir partir avec un certain nombre d'avantages, pour me permettre de me consacrer à la musique, et je l'ai fait directement, sans regrets !

Tous : Pour revenir à la question de départ, oui, c'est un métier à part entière, même si à la base, c'est notre passion d'adolescents. Il y a un moment, quand tu veux avoir des ambitions un peu plus élevées, tu es obligé d'y consacrer du temps, d'y consacrer de l'énergie. Et oui, au jour le jour, ça devient un métier. Après, c'est quand même un métier assez cool et sympa. Il y a pire. Il ne faut pas se lever tous les matins à 8h, même si parfois... Ça ne rapporte pas toujours énormément d'argent, mais au moins, c'est ce qu'on aime. Donc c'est un beau métier !

Quand on lit vos textes, on n'a pas trop l'impression que vous jouez des personnages comme d'autres rappeurs le feraient. Pas trop votre tasse de thé ?

Ça ne l'a jamais été... On respecte les gens qui le font, il y des gens qui le font très bien, mais nous, c'est pas notre came. C'est plutôt raconter notre vie. On n'est pas des gangsters, donc on ne va pas s'inventer une vie. Et c'est comme ça que les gens nous aiment, parce qu'ils peuvent s'identifier. Ils se disent qu'on vit la même vie qu'eux. Ça reste thérapeutique « de ouf » en fait. Un « exutoire », et on le voit tous comme ça.

Il flotte un petit quelque chose de latino, sur *Pas volé*, et sur quelques autres titres aussi d'ailleurs. Comment s'est opéré le choix des musiques et des beatmakers ?

Killodream, c'est l'équipe Rizla/Shawn-H qui fait les instrus depuis toujours, il y en a cinq sur le projet. Comme ils ont produit l'entièreté de nos deux albums précédents, on voulait aussi avoir d'autres beatmakers. Là, on a fait des demandes à gauche et à droite, et on a reçu des instrus. *Pas volé*, justement, c'est Todiefior. Comme il a le même management que nous, ça a été facile de le contacter. On a aussi fait une demande sur Internet...

Vous avez mis une petite annonce, quoi ?

Tout simplement ! En disant, voilà, envoyez ça à la smalaproduct@hotmail.com... On a reçu des prods dont certaines étaient bonnes et on les a posées directement. Ça s'est fait au feeling. On a rencontré le gars en question, il nous a renvoyé d'autres instrus et ainsi de suite. Aujourd'hui, on travaille avec lui.

Quid de vos influences ?

On a toujours eu envie de placer un peu toutes les influences dans nos instrus. Sampler du blues, de la soul, du jazz, des trucs un peu plus piano, des trucs un peu plus latino, un peu plus pop, un peu plus nerveux. Bref, un peu de tout, et c'est ce qu'on a essayé de faire à chaque fois, pour tous les albums. Ici, il y a un peu de toutes les couleurs et de toutes les origines, c'est cool !



Et de quoi, ici ou là, vous assurer un passage sur des radios plus mainstream ? Un peu de légèreté, un refrain plus catchy, ce genre de chose ?

On ne cherche pas à le faire, évidemment, mais parfois, quand le morceau est terminé, on se rend compte qu'il a un potentiel, avec l'instru, ce qu'on a raconté dessus... On se dit : *Ah, on n'a pas balancé d'insultes, c'est tout chantant, ça peut passer crème, ça pourrait aller en radio!* Mais on se fait cette réflexion-là après, quand le morceau est fini. Mais l'envie, c'est surtout de faire de tout, et donc aussi des morceaux un peu plus légers, qui vont toucher un plus grand public, ou être un peu plus tous publics. Les gens ont souvent tendance à croire que c'est facile à faire, mais ça ne l'est pas. On peut faire des morceaux tous publics qui sont des flops immenses et faire un morceau tous publics qui parle à beaucoup de gens et qui est simple. C'est compliqué. Mais comme on essaye de faire de tout, on essaie de faire ça aussi!

On imagine que les aventures en solo de l'un ou l'autre, de Senamo sur la vraie/fausse B.O. de *Tueurs* par exemple, nourrissent aussi votre travail en commun ?

En soi, on fait toujours de la musique, même séparément, quand on ne se voit pas... Même

si le public ne le voit pas, il y a du travail derrière. Écrire des petits textes, comme un entraînement, tout le monde le fait. Et puis notre vie a évolué, l'expérience s'accumule. Si l'un de nous teste un truc, il va donner ses skills, donc oui forcément, ça nous nourrit tous. La Smala, c'est cinq personnes qui se mettent d'accord pour faire de la musique. On se connaît de ouf, autant en individuel qu'en groupe, et c'est bénéfique.

La différence, alors, selon vous ?

En individuel, tu peux t'exprimer plus parce que tu n'as pas la démocratie du groupe. Ou parfois, tu as envie de poser sur tel son mais il n'emballé pas les autres. Donc on ne fait pas ce morceau en groupe, juste en solo. On a toujours à peu près le même discours, même en solo, mais c'est juste que la musicalité peut être différente. Au niveau des goûts, parce qu'on a tous des goûts différents.

Dites, il se passe quoi à midi ?

À midi on ne sait pas, mais à minuit on sait!

Ah zut, j'aurais dû lire 23h59!

Le dernier morceau s'intitule *Minuit*... C'est un peu comme un livre qui ne se termine pas, donc ça laisse à l'auditeur la possibilité d'imaginer ce qui se passe ensuite. Mais le

titre de l'album évoque plus la dernière minute, le dernier moment avant un nouveau jour, avant une nouvelle heure, avant un nouveau... tout. C'était aussi plutôt l'idée d'urgence, l'in extremis... Après, c'est ouvert, chacun peut imaginer ce qu'il veut.

Le titre est venu pendant les résidences ?

En fait, on est très last minute pour tout. Dernière minute, donc on s'est dit *11h59*, ça pourrait être un titre. Et c'est venu comme ça. La vérité surtout, c'est qu'on est très casse-couilles pour les pochettes, les clips et le reste. Comme La Smala, c'est cinq personnalités différentes, nos réunions sont souvent assez difficiles. Et là, miraculeusement, on était tous d'accord de choisir *11h59*. Donc on n'a pas lâché ce titre!



La Smala

11h59

Back In The Dayz

www.facebook.com/LaSmalaBx



© Elio Corp

RENCONTRE RAP

Le 77

LA MAISON DU BONHEUR

Le 77 est inscrit sur leur boîte aux lettres. À Laeken, Peet, Morgan, Rayan et Félé Flingue se sont trouvés une maison et un nom. Colocataires exemplaires, rappers téméraires, les garçons agitent un humour potache dans les morceaux de *Bawlers*, un disque farceur et insolent à écouter avec le sourire et sans œillères. Nouveau crack du hip hop bruxellois, Le 77 ne connaît ni fossé linguistique ni frontière esthétique. Entouré par Roméo Elvis et Zwangere Guy, le groupe se veut rassembleur et terriblement déconneur.

NICOLAS ALSTEEN

Région bruxelloise, été 2015. Un groupe de potes reçoit les clés d'une bicoque. *Aux premiers jours de notre cohabitation, nous étions les mecs les plus productifs de la terre*, affirme Félé Flingue après avoir tiré deux taffes sur sa clope. *En une semaine, nous avons finalisé cinq titres. Après quelques mois, nous avions déjà la matière pour sortir un album...* Inspiré par la numérogologie de son adresse, le quatuor endosse le double 7 gravé sur sa porte d'entrée. *Au début, rien n'était prévu*, révèle le grand Peet. *En fait, les premières compos devaient se retrouver sur mon album solo. Mais vu l'effervescence et la créativité qui se dégageaient de nos quatre personnalités, nous avons officialisé la collaboration.* De la cave au grenier, la vie de la maison s'organise. Chacun joue son rôle et remplit ses tâches. Morgan devient beatmaker, backeur et DJ. Ancien membre de L'Or Du Commun, Félé Flingue met ses mots en musique. Ingé-son et beatmaker, Peet enfile également son tablier d'emcee. Derrière, Rayan fait le ménage et coordonne l'emploi du temps de ses colocataires. *Nous sommes trois sur scène mais officiellement, Le 77 est un quatuor*, déclare Félé Flingue. *Rayan est notre manager. Pourtant, son job ne se limite pas à relever une boîte mail pour nous trouver des concerts. Il a son mot à dire sur les compos. Il participe activement à notre direction artistique. Pour nous, c'est un membre du groupe à part entière.*

En octobre 2016, Le 77 publie un mini-album sous le manteau. En dix morceaux, *C'est Le 77* valide un ticket gagnant : humour cintré, flows barjots et culture musicale à 360° forgent les points forts du quatuor. Sans se soucier du qu'en-dira-t-on, Le 77 débite des sons dans tous les sens. G-funk, jazz, soul, bossa nova ou musiques africaines chauffent ainsi sous le capot de leur bonne vieille Golf 1. *Dans Le 77, nous sommes tous arrivés au rap via l'album Panique celtique de Manau*, confesse Félé Flingue. *En 2018, ça fait ringard d'avouer un truc pareil. Sauf que cette musique nous a montré la voie. Nos parents nous ont acheté ce disque naïvement. Sans le savoir, ils nous ont donné les clés du hip hop. Le rap, l'humour, la rencontre des cultures sont des caractéristiques qui étaient déjà présentes chez Manau. Pour Morgan, le succès de ces gars-là démontre que quand l'énergie et la passion sont là, on peut oser n'importe quoi. Sur le papier, mélanger le rap avec des musiques celtes, c'est une idée complètement débile. Sauf que les mecs y sont allés avec le cœur et ils ont fait un carton.*

CINGLÉ, MAIS PAS FOU

Aujourd'hui, Le 77 passe la deuxième vitesse avec *Bawlers*, un album festif et foutraque imaginé autour d'un mot d'argot. Dans les dictionnaires en vogue, la définition de bawler varie selon l'usage. Il peut s'agir d'un mec qui se la raconte – une sorte de dikkenek – ou d'un nabab qui se lamente sur sa vie fortunée. *Nous rigolons avec ce mot depuis des années*, affirme Peet. *Nous l'utilisons tellement que nous avons parfois l'impression de l'avoir inventé. Pour nous, c'est une marque de respect. Un bawler, c'est une personne qui s'assume et qui a des couilles.* Bruxellois dans l'âme, Le 77 rassemble les communautés urbaines de la capitale. En compagnie de Roméo Elvis sur *La Sape* ou des néerlandophones Blu Samu et Zwangere Guy sur *Bawlerangers*, les garçons contrarient les lois de la ségrégation avec urgence et dérision. Excellent, engagé et totalement décomplexé, le morceau *Ipop* dépasse les bornes (plus de sept minutes au compteur) et tire à boulets rouges sur le système politique. Bourré de samples hallucinogènes et de punchlines jubilatoires, *Bawlers* est le disque d'un groupe cinglé, mais pas fou. Le 77 a des choses à dire. Et il y a fort à parier qu'il va se faire entendre.



Le 77
Bawlers
La Brique

www.facebook.com/zevensept



RENCONTRE CHANSON

Chance

AU PETIT BONHEUR

Révéle en 2014 avec un premier album qui mariait son amour de la pop à une variété française de qualité, Antoine Chance n'a écouté que son instinct pour envisager une suite radicalement différente. Libéré des formats, le garçon efface son prénom et découvre un nouveau terrain de jeu musical rétro-futuriste où il est libre d'assouvir tous ses fantasmes. Lancé par *Si Vivante*, un premier single à l'électro minimaliste, son nouvel album attendu pour la rentrée s'annonce bluffant. Lucky guy...

LUC LORFÈVRE

Succès radio avec le single *Fou*, tournée à rallonge, « Artiste de l'année » aux Octaves de La Musique... Comment êtes-vous sorti des aventures qui ont accompagné la sortie de votre premier album en 2014 ?

Antoine Chance : Pour un coup d'essai, je me dis que c'était plutôt réussi. Moi qui manquais de confiance en moi, j'ai eu, pardonnez le mot, la « chance » d'être bien entouré. Ce premier album a été réalisé à Paris avec Re-

naud Letang (*producteur pour Feist, Souchon, Raphael, Manu Chao - ndlr*), garant d'une certaine éthique en chanson française. Sur scène, ce fut assez euphorique également. Alors que je suis de nature casanière, je me suis complètement libéré au contact du public et des musiciens qui m'ont accompagné.

Vous avez décidé de quitter Universal Music alors que vous aviez un contrat pour trois albums. Pour quelle raison ?

Les choses se sont faites de manière très naturelle. Sur un deuxième album, on a forcément envie de s'assumer davantage. Je voulais être plus impliqué dans l'écriture des textes et privilégier les premières impulsions sans forcément susciter les avis de cinquante personnes autour de moi au risque de me perdre. En novembre 2016, il y a un déclic alors que je termine la tournée au Québec. Dans le quartier Saint-Denis à Montréal, je découvre un magasin qui vend plein de claviers. Une vraie caverne d'Ali Baba ! J'ai bricolé quelques chansons avec ces machines et j'ai mixé quatre titres dans les studios de Remy Lebbos à Bruxelles. Le résultat était très brut mais il me plaisait. J'ai envoyé les maquettes à mon label. La réponse s'est fait attendre, ce qui n'est jamais bon signe. Puis elle est tombée : *C'est super, mais ce n'est pas pour nous, tu seras plus heureux chez les indépendants*. On s'est dit au revoir en copains. Je n'étais pas pour autant découragé. Je sentais que je tenais un truc et j'avais envie d'aller plus loin.

Quelles règles vous êtes-vous fixées pour ce deuxième album ?

Au moment où je quitte Universal, je rencontre Carl Roosens (*de Carl et Les hommes-boîtes - ndlr*) et Noza. Ils aiment mes nouvelles chansons et je me rends compte que nous parlons le même langage. Carl et Noza sont tous les deux dans une démarche artisanale qui m'a séduite. Pour mon nouvel album, j'ai ré-

« *J'ai la boule à zéro, j'ai arrêté l'alcool et je ne mange plus de viande. Je deviens presque comme Sting.* »

duit les outils de travail et les collaborations extérieures. Pour les textes, chantés en français, j'ai donné des thèmes très précis aux auteurs et je me suis davantage investi dans l'écriture. Avec Noza, nous avons privilégié les boucles électro et le piano, qui est le premier instrument sur lequel j'ai commencé à faire de la musique à l'âge de cinq ans. Il n'y a pratiquement pas de guitare. J'avais envie d'un disque dynamique qui soit à la fois futuriste mais qui s'appuie aussi sur des mélodies et des éléments vintage.

Entre *Fou* qui est sorti en 2014 et 2018, la manière de créer de la musique et de l'écouter a complètement changé. Comment voyez-vous cette évolution ?

Elle me plaît. Je trouve qu'on revient à la liberté des années 60 où les artistes ne se souciaient pas des formats. Les Beatles et les Beach Boys étaient capables de composer des superbes chansons pop mais ils expérimentaient aussi beaucoup sans le moindre calcul. Le studio était leur laboratoire. Ils faisaient ce qu'ils voulaient. Personnellement, je ne me suis jamais senti aussi libre qu'aujourd'hui. La grosse différence avec mon premier disque, c'est que je ne suis plus à l'affût de la perfection ou de ce qui va plaire.

Les Beatles avaient Abbey Road. Et vous, il est où votre laboratoire ?

C'est l'Automne, un bâtiment situé rue de l'Automne dans la commune d'Ixelles, à Bruxelles. J'occupe une petite pièce. J'y ai mis un piano désaccordé qui m'a été donné par un prof de gym, un canapé, des claviers. Beaucoup de mes nouvelles chansons sont nées là. À côté, Dan des Vismets travaille sur un nouveau projet. Girls In Hawaii est venu bosser sur un clip. Il y a des dessinateurs, des vidéastes et des réalisateurs qui ont leur atelier. Il y a une chanson sur mon

nouvel album que j'ai écrit sur la base d'images et de dessins que m'a montrés l'illustrateur Adrien Derez qui bosse aussi à l'Automne. Nous avons un projet de court métrage ensemble sur une musique coécrite avec Craig Walker du groupe Archive. Ce lieu est hyper stimulant pour la création et l'échange. L'Automne m'a permis de trouver une nouvelle identité.

Vous avez l'impression de repartir de zéro ?

Oui et non. Je reste très fier de tout ce qu'il m'a été permis de réaliser avec mon premier album *Fou*. Sans cette expérience, je ne serais pas là aujourd'hui. Mais ce deuxième disque est un nouveau départ car je montre ma vraie facette : visuellement, musicalement et dans l'écriture avec des textes pour lesquels j'ai collaboré avec Carl mais aussi Vence Hanao. Mon identité est plus affirmée. On n'est pas obligé d'avoir aimé *Fou* pour prendre du plaisir à écouter ce nouvel album. Mais ça me plairait bien sûr que le public m'ayant découvert avec *Fou* me suive encore aujourd'hui.

Avez-vous déjà testé vos nouvelles chansons en live ?

Au hasard d'une rencontre, je me suis retrouvé à l'affiche du *Off* au dernier Festival d'Avignon qui s'est tenu en juillet dernier. J'ai donné vingt concerts dans une salle d'une capacité de 50 places. Parfois je jouais devant dix personnes, parfois c'était plein. J'avais construit un meuble qui cachait mes machines. Je proposais essentiellement des nouveaux titres. J'ai éprouvé une satisfaction énorme. Tous les derniers doutes que j'avais se sont dissipés. Dans la foulée de mon nouveau single *Si Vivante*, j'ai prévu des concerts même si l'album viendra plus tard, probablement à la rentrée.

Antoine Chance est devenu Chance. Pourquoi ?

À l'image de mon nouvel album, je veux montrer que je vais à l'essentiel. J'ai gardé le nom Chance. Je n'ai plus de manager, plus de firme de disques (*une signature avec le label PIAS était en discussion au moment de réaliser cette interview le 1^{er} février dernier - ndlr*), j'ai la boule à zéro, j'ai arrêté l'alcool et je ne mange plus de viande. Je deviens presque comme Sting...

<https://www.facebook.com/chance.wtf/>



En ce début d'année, Juicy trouve à peine le temps de manger. Interceptées entre une soupe et des rāmen, Julie Rens et Sascha Vovk marquent une micro pause de midi. Enfermées au Théâtre National, les filles composent actuellement la musique de *Léveil du printemps*, le nouveau spectacle du metteur en scène Armel Roussel. C'est que, depuis leur rencontre au Conservatoire de jazz, les deux copines touchent à tout avec style et audace. Après avoir posé leurs voix dans des groupes soul-funk, gospel ou trip hop, elles fusionnent à l'occasion d'un vernissage d'exposition sur le thème de l'inconfort. *Pour coller au leitmotiv de l'expo, nous avons repris des chansons misogynes ou sexistes sous le nom de Juicy*, explique Sasha Vovk. Le duo revisite alors le *Work it* de Missy Elliott ou l'énorme *Partition* de Beyoncé. Musicalement, la formule est minimaliste. De sa main gauche, Julie Rens gère un petit pad, tandis que les doigts de sa main droite galopent sur les touches d'un clavier MIDI. À ses côtés, Sasha Vovk gratte sa guitare acoustique, tout en s'autorisant quelques détours par le piano. Chapardés à la charnière du nouveau millénaire, les gros tubes R&B et autres blockbusters de la sphère hip hop deviennent le fond de commerce de Juicy. Casquette sur la tête, sourire aux lèvres, les nanas tapent l'ambiance avec des hits revus et corrigés. Sur scène, elles soignent aussi une image ouvertement déjantée. Jogging XXL ou survêt' de football américain : la garde-robe est connectée au délire.

Pendant deux ans, Juicy accepte tous les plans : le groupe se produit dans des clubs établis, mais aussi dans des lieux pourris. *Nous avons joué partout pour ressembler à l'argent nécessaire à l'enregistrement de Cast A Spell, notre premier EP*. Parties des chansons des autres, les filles enfilent aujourd'hui cinq titres originaux. *À un moment, il a été question de changer de nom, histoire d'assurer une transition entre les*

RENCONTRE MUSIQUES URBAINES

Juicy

LES FILLES D'À CÔTÉ

Au rayon « reprises décalées », Juicy s'est fait un nom. Après une tournée marathon, les deux filles se risquent à la composition sur *Cast A Spell*, premier EP pimpé au hip hop et aux paillettes R&B. Poing levé et voix juxtaposées, les Bruxelloises remettent le mouvement *girl power* au goût du jour. Avec amour et beaucoup d'humour.

NICOLAS ALSTEEN

reprises et nos compos. Sauf que, Juicy, c'est nous. Musicalement, c'est l'affirmation de nos influences. Nos chansons s'enracinent dans les traditions hip hop et R&B. Nous reprenons ces codes en essayant de les détourner. Sorti en éclaireur, le single Count Our Finger Twice débarque en pleine polémique #Metoo. À l'heure où les stars hollywoodiennes balancent leurs porcs, Juicy met sa chanson dans un clip à sensation. Réalisée par l'animateur Jan Schmicker, la vidéo met en scène une course-poursuite teintée d'un féminisme frondeur et sexy. Nous sommes pour l'égalité des sexes, insiste Julie Rens. Ceci dit, notre prise de position n'est pas radicale. Ce clip, c'est du second degré, même s'il arrive dans un contexte controversé. Les images peuvent interpeller des gens qui ne nous connaissent pas. Mais il suffit de se pencher sur notre cas ou de nous voir sur scène pour comprendre que notre discours passe aussi par l'humour. Léger dans le ton, farouche sur le fond, Cast A Spell s'attaque à des sujets graves (les agressions sexuelles) et sensibles (la relation homme-femme). Parfois, nous avons quand même envie de jeter un sort à tous les mecs qui ont mis une main aux fesses d'une inconnue. Vous voilà prévenus.



Juicy
Cast A Spell
Autoproduction

www.facebook.com/juicyrnb

RENCONTRE FUSION WORLD

Baloji

VIVE MA LIBERTÉ !

Avec Stromae et Mélanie De Biasio, l'auteur de *Hotel Impala* (2008) est l'un des rares artistes « made in Belgium » à conjuguer succès critique et populaire à l'étranger. À l'heure du troisième album, le rutilant, virevoltant, poétique et pertinent *137, Avenue Kaniama*, qui sortira ce 23 mars, Larsen rencontre un homme qui garde un rapport ludique à son travail et à son art.

PHILIPPE MANCHE



Que nous racontera ce nouvel album ?
C'est la construction d'un fil narratif avec un début et une fin. Il y a une autre version qui va sortir et qui est un « one track » comme Prince avait fait avec *Lovezery*. Ce sera juste une plage de 78 minutes. Et je l'ai conçu comme ça, comme une espèce de voyage avec des narrateurs, comme Jean Bofane, l'auteur de *Mathématiques congolaises*. Il y a aussi des histoires intermédiaires et puis d'autres à tiroirs.

Quelles références, qu'elles soient littéraires, musicales, cinématographiques voire picturales, aviez-vous en tête avant de commencer le disque ?

Aucune. Je voulais juste m'amuser, avoir ce rapport ludique aux choses. C'est un disque où je me suis fait plaisir. Où je ne me donne aucune barrière. Je fais ce que je veux. C'est un espace de liberté et j'en profite au maximum. C'est la seule chose que j'ai envie de revendiquer dans l'art aujourd'hui. Le moteur, c'est juste l'envie. Concrètement, je commence avec un pense-bête où j'écris toutes les thématiques que j'ai envie d'aborder. Ensuite, il faut trouver des musiques qui correspondent à ces humeurs et ces émotions, écrire les textes...

Ce *137, Avenue Kaniama*, c'est la rue où vous avez grandi à Lubumbashi ? Cela veut dire que lorsque vous fermez les yeux, vous vous revoiez là-bas enfant ?

Absolument pas.

Cet album est donc tout le contraire d'un retour à vos racines ?

Ce retour aux racines est justement le terme qui me pose le plus de problèmes sur la perception que les gens se font de mon travail. Je ne suis pas du tout dans une quête de mon identité africaine que j'aurais perdue. Je n'ai absolument pas ce rapport à l'Afrique de besoin de reconnexion avec la mère patrie. Ce nouvel album, c'est, par extension, la suite de mon premier album *Hôtel Impala*. Ce n'est que ça.

Comment expliquez-vous ce décalage de perception ?

Ce n'est pas parce que j'utilise de la musique africaine que je retourne à mes racines. Je ne me pose pas la question de savoir d'où je viens et je ne suis même pas dans cette recherche-là. C'est un faux débat. Pour parler franchement, je fais très peu de presse pour cette raison-là. Parce que les gens utilisent des raccourcis qui sont un peu bêtes. J'ai grandi à Liège. La musique de Saint-Trond et de Hasselt m'a autant inspirée que celle de Franco.

L'hiver indien/Ghetto mirador, Bipolaire/Les Noires, La dernière pluie/Inconnu à cette adresse ne sont que trois des six chansons de l'album qui comportent des doubles titres. Pourquoi ?

C'est qu'elles sont en plusieurs parties. Pour reprendre *Bipolaire*, la suite s'appelle *Les Noires* parce qu'elle ramène à un cliché sur la bienveillance sur les Noirs qu'on peut avoir ici, en Occident. Personne n'assume le terme « Noir », je pense que c'est un terme à assumer et ça ne veut pas dire que tout le propos du texte est sur l'identité même si ça en fait partie. Je vis en Belgique depuis 37 ans et je suis souvent confronté à cette identité et je ne dis pas cela parce que j'ai été sans papiers. Le quotidien me rappelle à ma condition et ce serait une hypocrisie d'en faire abstraction.



Baloji
137, Avenue Kaniama
Bella Union

www.baloji.com

RENCONTRE FUSION WORLD

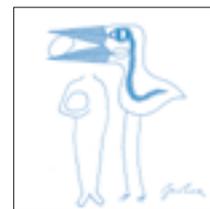
Jawhar**LE RÉVEIL DU PRINTEMPS**

Le corps en Belgique, le cœur en Tunisie, Jawhar assemble un disque universel en manipulant les débris d'un rêve morcelé. Imaginé sur les cendres du Printemps arabe, l'album *Winrah Marah* chante les désillusions de la révolution, le manque, l'amour et l'espoir. Toujours connecté à l'esprit de Nick Drake, l'artiste étire désormais sa mélancolie au-delà des territoires acoustiques. Exposée aux charmes d'un rock sombre et raffiné, la musique de Jawhar gagne en intensité, sans perdre son authenticité.

NICOLAS ALSTEEN

semaines, la démocratie a pris du plomb dans l'aile... Mon album évoque l'évolution de la société tunisienne, mais ce n'est pas un disque engagé. L'aspect politique tient surtout au morceau Menich Hzin. Du reste, mes chansons délivrent un message universel. Le retour de l'extrémisme et des fondamentalismes religieux n'est pas l'apanage exclusif des pays arabes. Cette situation est aussi à l'œuvre en Europe.

À travers les dix morceaux de *Winrah Marah*, Jawhar affine son écriture. Sur la forme et le fond. Pour composer ce disque, je me suis mis dans la peau des auditeurs qui ne comprennent pas l'arabe. Mes textes racontent des histoires, mais je suis conscient que la langue utilisée constitue une barrière. Du coup, j'ai sélectionné les mots en fonction de leur sens et de leur sonorité. La musicalité des paroles est essentielle sur cet album. En tout point remarquable.



Jawhar
Winrah Marah
62TV Records

www.jawharmusic.com



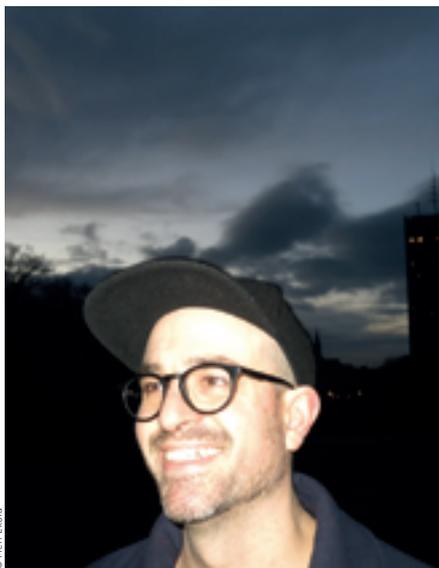
© Alexis Girard

Jawhar Basti s'est révélé sous son prénom en 2004 avec l'album *When Rainbows Call My Rainbows Fly*. À l'époque, cet aspirant comédien gratouille sur les cordes d'une guitare acoustique en véritable autodidacte. *Après ce disque, je me suis interrogé sur ma légitimité en tant que chanteur, mais aussi sur l'usage de la langue et la question de l'identité*, raconte Jawhar. Au théâtre, le jeune homme accepte d'endosser un costume et de jouer un rôle. *Mais avec mes chansons, je suis incapable de tricher... Chamboulé par cette première expérience discographique, l'artiste tourne le dos à la musique. Fin 2007, il rentre en Tunisie, monte la compagnie APA (Artistes, Producteurs, Associés) et signe une pièce sur le sexe et la religion dans le monde arabe. Cette création m'a donné le goût d'écrire dans ma langue maternelle*, précise-t-il. De fil en aiguille, Jawhar revient à la chanson par le prisme de ses racines tunisiennes. Confectionné en toute intimité, l'album *Qibla Wa Qobla* colporte les beautés mélancoliques de Nick Drake sous un soleil de plomb. Entre Sahara et Méditerranée, mélodies épurées et folk anglo-saxon, Jawhar trouve sa voie.

Aujourd'hui, il revient en compagnie d'un groupe. Avant de se lancer dans l'enregistrement du nouveau *Winrah Marah*, la petite troupe a rassemblé des idées partagées à l'unanimité. *Le nom de Timber Timbre, par exemple, est souvent revenu au cours de nos discussions, indique le cerveau des opérations. Au niveau*

du son, c'est un modèle de référence. Plus rock, Winrah Marah évoque la disparition de quelqu'un qui n'a pas existé. C'est une projection de l'esprit. Inspiré par la chanson du même nom, le titre de l'album explore plusieurs pistes de réflexion. Déjà, cela renvoie à un mythe populaire. Selon celui-ci, les gens doivent attendre un certain Al Mehdi Al Mountadhar, une sorte de prophète 2.0, qui doit guider le peuple arabe vers la lumière. En attendant, les gens font n'importe quoi, persuadés que la solution viendra de ce messie fantasmé... Sur un plan intime, la chanson Winrah Marah parle d'une femme qui cherche un enfant qu'elle n'a jamais eu. Il se trouve que j'ai grandi avec la disparition soudaine d'un cousin. Aujourd'hui encore, il m'arrive d'imaginer à quoi il ressemblerait s'il avait vécu... Il m'était impossible de l'évoquer explicitement dans une chanson, j'ai donc transposé mes sentiments en racontant l'histoire de cette femme. Dans son entourage, elle passe pour une folle. En réalité, elle fait face à la tyrannie d'une «réalité collective» à laquelle il faut se conformer. L'album parle des liens invisibles entre les êtres, mais aussi de la confrontation entre l'individu et la société.

En matière de confrontation, la Tunisie en connaît un rayon. En janvier 2011, le pays descend dans la rue pour réclamer la destitution du président Ben Ali, en poste depuis 1987. *Après la révolution, la parole s'est libérée, affirme Jawhar. Mais les idéaux du mouvement ont vite été confisqués par quelques tours de passe-passe politiques. Pour s'emparer du pouvoir, les modernistes ont pactisé avec les islamistes. Au fil des*



© Henri Elie

RENCONTRE ÉLECTRO POP

Marc Melià

UN PROPHÈTE

Espagnol exilé à Bruxelles, Marc Melià diffuse ses émotions sur un album fabriqué à l'aide d'un seul instrument: le synthétiseur Prophet'08. Véritable tour de force, *Music For Prophet* est un trip méditatif et robotique tapissé d'effets spéciaux. Comme une fusion entre les bandes-sons de la série *Stranger Things* et du film *Blade Runner*, ce disque distille ses mélodies au carrefour des années 1980 et d'un futur incertain.

Signé sur le label de Flavien Berger, l'artiste bruxellois s'invite à la lisière de l'ambient et d'une pop délicieusement édulcorée.

NICOLAS ALSTEEN

Marc Melià dessine des plages synthétiques. C'est dans sa nature. C'est que le garçon a grandi sur l'île de Majorque. Les pieds dans l'eau, les mains sur son piano, il étu-

die la musique au conservatoire. Une fois majeur et vacciné, il s'envole pour Barcelone où, par la magie d'internet, il se connecte à des musiciens dispersés tout autour de la Sagrada Família. À commencer par Tanya Frinta, une chanteuse venue d'Autriche avec des envies de soleil dans la voix. Sur sa route, le duo rencontre le batteur italien Giorgio Menossi. La formation transpose sa pluralité dans les chansons de Lonely Drifter Karen. Repéré par le label bruxellois Crammed Discs, le groupe déménage au pays de Manneken-Pis en 2010. À l'époque, *je jouais du piano numérique*, explique Marc Melià. *Mais j'avais l'impression de tricher, de poser les doigts sur un simulateur de sons*. En manque de sensations, le musicien cède alors aux plaisirs synthétiques. Il se procure un Prophet'08, clavier réputé pour ses ressources polyphoniques et son signal purement analogique. Avec ce nouveau compagnon, Marc Melià élabore des sons sous son propre nom. *Ma seule ambition, c'était de me produire en jouant dans l'instant, sans recourir à des boucles et autres bandes préenregistrées*.

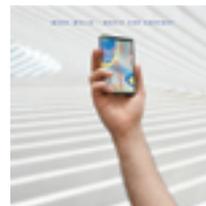
Entre 2013 et 2016, Marc Melià structure ses idées et les rassemble sur une première démo: une cassette audio bricolée à la maison. Avec passion, mais sans prétention. Invité à Liège pour assurer la première partie du concert de Flavien Berger au Reflektor, l'artiste bruxellois profite d'une fin de soirée bien arrosée pour glisser sa K7 dans la poche du Français. Ce dernier est enchanté. D'autant qu'il vient de lancer son label aux côtés du violoncelliste Gaspar Claus. Avec Les Disques du Festival Permanent, le producteur parisien s'est mis en tête de dégoter des monomaniaques: des gens qui composent exclusivement à l'aide d'un seul instrument. Obsédé par les signaux analogiques de son clavier Prophet'08, Marc Melià fait bonne figure. Il possède, en effet, les qualités requises pour devenir la première signature officielle du label de Flavien Berger.

ASSISTANCE TECHNIQUE

Entièrement conçu sur les touches du synthétiseur analogique, *Music For Prophet* est plus qu'un disque. C'est une véritable performance: l'aboutissement d'une relation intensive à l'instrument.

Reconnaissant du travail accompli sur son matériel, le fabricant américain du fameux Prophet salue d'ailleurs l'exploit, encourageant ses clients à écouter la musique du Bruxellois. Sans le vouloir, Marc Melià devient ambassadeur de la marque. *Via les réseaux sociaux, je reçois souvent des messages de musiciens asiatiques ou argentins qui me demandent des conseils pratiques. C'est assez étrange...*

Tout en progressions harmoniques, *Music For Prophet* diffuse un halo mystique. Derrière sa machine, l'homme connecte ses émotions à des pulsations typiquement robotiques. Entre neuro-technologie, musique répétitive et grand trip cinématographique, les onze morceaux de ce disque gravitent dans l'air du temps. À proximité d'une école emmenée par Kaitlyn Aurelia Smith et d'une hype popularisée par la bande originale de la série *Stranger Things*, l'esthétique portée par Marc Melià accoste le rétro-futurisme par le son et l'image. Ainsi, sur la pochette de *Music For Prophet*, une main s'élève vers le ciel, cassette audio au bout des doigts. *Je vis et compose au présent*, réplique Marc Melià. *Cette K7 est un clin d'œil à l'histoire du disque. Elle fait allusion à ma rencontre avec Flavien Berger. Après, il est certain que l'utilisation d'un synthétiseur véhicule des sonorités typiques des années 1980. Pourtant, ma musique n'est absolument pas passéiste. Quand je compose, je suis connecté aux réalités de mon époque. À mes yeux, Music For Prophet est un album contemporain. Peut-être même intemporel.*



Marc Melià
Music For Prophet
Les Disques du Festival Permanent



RENCONTRE ÉLECTRO

Lawrence Le Doux

HISTOIRE BELGE

Parti d'une bonne blague, le nouvel album de Lawrence Le Doux fantasme la mythologie électronique du plat pays. Onirique et visionnaire, *HOST* retrace les annales d'une scène imaginaire. Avec l'art et la manière, le producteur s'invente trois décennies surréalistes. Entre dub digital, proto-ambient, EBM post-industriel et bande originale d'un documentaire fictif, le délire est total.

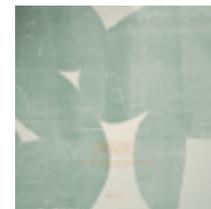
NICOLAS ALSTEEN

C'est la sortie des classes. Cheveux gris, chemise à carreaux, Laurent Baudoux quitte le bahut. Le jeune quadra est prof dans une école d'art. Dans la vie de tous les jours, il enseigne les rudiments du sauvetage sonore, expliquant à ses étudiants comment réaliser une installation, capter de bonnes vibrations ou résoudre des problèmes de sons. En marge des cours, l'homme est un super héros. À la nuit tombée, Laurent Baudoux se métamorphose en Lawrence Le Doux. DJ, producteur et figure de proue de la scène électronique bruxelloise, l'artiste est le meilleur ambassadeur des activités du label Vlek. *Pour un mec comme moi, c'est une chance de bosser avec une telle structure, assure-t-il. À chaque fois que je leur file mes productions, ils remettent de l'ordre dans mon bazar. Le côté cohérent de ma discographie tient à leur intervention.* À l'aise sur toutes les surfaces électroniques, Lawrence Le Doux s'est construit une identité modulable. Ses compos expérimentent les matières sans œillères. House, techno, synth-pop, ambient ou IDM: les possibilités offertes par sa musique sont aussi vastes que les racks de sa discothèque. *Je ne suis pas collectionneur, mais j'achète beaucoup de disques. J'ai un budget de 300 euros par mois. J'associe ma pratique de DJ aux magasins d'occasion. Je chope des vinyles dans tous les rayons: jazz, soul, funk, expérimental, musiques du monde, hip hop. Je n'ai aucune frontière. Jessaie toujours d'intégrer ces trouvailles dans mes sets. Ça nourrit ma musique. Je crée des morceaux et je les teste en mixant dans les soirées.*

Fin 2016, Lawrence Le Doux répond à une invitation du magazine *The Word*. L'équipe de rédaction a pris l'habitude d'évoquer l'histoire musicale belge à travers une sélection opérée

par l'invité du jour. *J'avais suivi cette série de près et j'avoue que ça me saoulait un peu. Du coup, je suis parti dans un délire: j'ai composé dix morceaux, inventé des histoires et différents noms de groupes. Une fois sur le plateau, j'ai demandé au journaliste de lire mon texte. Puis, j'ai passé tous les titres d'une traite.* Présentée comme une immersion dans les contre-allées électroniques de ces trente dernières années, la trame instrumentale inventée par Lawrence Le Doux sème le doute dans l'esprit des chroniqueurs. Pris au premier degré, son coup de bluff fait mouche. *J'étais mal à l'aise, confesse le producteur. Autour de moi, les gens étaient persuadés de découvrir un pan caché de l'histoire électronique belge. Ils étaient tellement enthousiastes que je n'osais rien dire. Comment allaient-ils réagir en découvrant la supercherie? En plus, je déteste les concepts. À la base, je me suis lancé là-dedans en réaction à l'actualité. Aujourd'hui, tout le milieu musical recherche des trésors cachés. C'est l'âge d'or de l'archéologie. Les diggers sont les rois du pétrole. Chaque disque rare dégoté dans un grenier ou un chahutier enferme une légende ou une petite anecdote. J'ai juste parodié cette tendance en rassemblant de soi-disant morceaux oubliés sur une compilation...* Totalement dément, le récit de Lawrence Le Doux parle de la Reine Fabiola et de ganja. Sans oublier la RTBF, Dansaert, Crammed Discs ou Tour & Taxis. Entre improbables studios montois et mystérieuses cassettes gantoises, les sons gravitent dans un fabuleux kaléidoscope électronique.

La bonne blague arrive aux oreilles du label Vlek. *Les gars adoraient la musique et ils ont voulu sortir un disque, explique Lawrence Le Doux. Au début, j'étais un peu réticent parce que, dans mon esprit, ce projet n'avait aucune finalité. C'était juste le coup d'un soir. Au final, l'album *HOST* sort sous mon nom, de façon plutôt classique. Pour moi, le son belge n'existe pas. Notre musique est un pot-pourri. Nous sommes les éponges d'influences internationales. Nous absorbons des idées sans prise de tête. Même la new beat était une relecture maladroite de la techno de Chicago...* Bâtardes et passionnantes, éclectiques et ondoyantes, les créations de Lawrence Le Doux appartiennent donc officiellement à notre histoire nationale. Voilà enfin une bonne raison d'être chauvin.



Lawrence Le Doux
HOST
Vlek Records

www.facebook.com/lawrenceledoux

RENCONTRE JAZZ

LG Jazz Collective

LA JEUNESSE ET LE TALENT

Depuis sa création pour le festival Jazz à Liège, le LG Jazz Collective a bien grandi. Un prix « Jeunes Talents » au Festival Leffe Jazz Nights à Dinant en 2012. Un premier disque *New Feel* qui obtient l'Octave de la Musique en 2015. Voici le deuxième opus du collectif, un septet composé de Guillaume Vierset, guitariste-compositeur, d'Antoine Pierre à la batterie, Félix Zurstrassen à la basse, Steven Delannoye au sax-ténor, Jean-Paul Estiévenart à la trompette et de deux nouvelles recrues, Alex Koo au piano et Rob Banken au sax-alto. La sortie de *Strange Deal* est l'occasion de rencontrer Guillaume Vierset et de le laisser s'exprimer sur ses compagnons de route, sa nouvelle guitare, le nouvel enregistrement et son écriture.

JEAN-PIERRE GOFFIN



Lg Jazz Collective
Strange Deal
lgloo / Jazz



© Hani G. Lagarde

LA JEUNE GÉNÉRATION

Jean-Paul (Estiévenart), Félix (Zurstrassen), Antoine (Pierre), Igor (Géhénot), ... Nous sommes très proches, nous écoutons la même musique... De plus, Félix, Antoine et moi avons habité ensemble pendant plus de deux ans, avec aussi David Thomaere. Les sessions de travail se faisaient chez nous, on expérimentait ensemble, on était souvent sur la même longueur d'onde. On allait en jam ensemble, finalement, on s'est enrichis les uns les autres.

LIÈGE

Si le LG Jazz Collective est né, c'est grâce à la ville de Liège. Le Festival de Jazz de Liège m'avait demandé de former un répertoire basé sur les compositeurs liégeois. J'ai donc choisi des compositions de Bobby Jaspar, René Thomas, Jacques Piroton... mais aussi d'André Grétry! Nous avons joué ce répertoire lors du festival en 2012. De là est née l'idée d'enregistrer un album sur lequel j'ai repris des compositeurs plus récents comme Éric Legnini, Nathalie Loriers, Alain Pierre qui a été mon professeur à Huy. De plus, bien que je n'aie habité à Liège que moins d'un an, c'est là que j'ai commencé à aller jamer, à découvrir plein de musiciens, j'animais des jams chaque semaine, avec Antoine et Félix déjà. Il y avait aussi le mémorable repas choucroute de la Maison du Jazz et le premier festival où j'ai été programmé, c'était au Broukay. J'ai aussi été résident au Pelzer's Jazz Club où on jouait tous les samedis avec le Metropolitan Quartet. Même si

je n'y suis resté qu'un an, ce fut très riche comme expérience. Puis il y a tous les musiciens Liégeois : un de mes guitaristes préférés est Quentin Liégeois, au niveau de la tradition jazz, personne ne joue comme lui. Conserver LG pour Liège dans le nom du groupe me paraissait donc important, tout comme le mot « collective » car ce n'est pas le groupe d'un guitariste, c'est un groupe où tout le monde partage les solos.

L'ÉCRITURE

Quand j'écris, j'essaie toujours qu'il y ait une histoire du début à la fin, la pop me nourrit de ce point de vue, j'ai envie que ça attire l'oreille, chaque titre a une histoire. Je privilégie toujours la mélodie et j'essaie d'avoir dans ma tête une structure assez claire : des accords sur lesquels je vais chanter une mélodie ; quand j'ai trouvé quelque chose, ça peut être très court, huit mesures par exemple, j'utilise alors des harmonies pour travailler sur des textures plus complexes. Je développe ensuite en gardant toujours la mélodie que j'ai trouvée de manière très simple ; c'est la manière dont elle va se placer dans les accords qui va faire qu'elle aura un statut différent. Sur des accords très simples, la mélodie peut sonner très plate, avec d'autres accords, ça prend une autre ampleur. Nick Drake et Neil Young m'influencent aussi parce que j'aime leur côté nostalgique et plein d'émotion. Quand je ne compose pas comme une chanson, je vais utiliser des systèmes, pour chercher de nouvelles sonorités, je renverse la mélodie, j'en fais un miroir... Pour l'album, je n'ai pas travaillé ainsi : j'ai d'abord cherché une

mélodie avant de travailler les systèmes, comme Coltrane quand il dit qu'il va faire un morceau avec les douze demi-tons ou la musique sérielle et la musique contemporaine.

STRANGE DEAL

Le titre de l'album possède une double lecture: d'abord, les initiales SD pour Steven Delannoie. J'ai repris un de ses solos du premier disque sur Grace Moment que je trouvais superbe et je l'ai réarrangé. Ensuite, Strange Deal signifie «marché étrange», car sortir un deuxième disque en septet à l'heure actuelle, c'est un pari. En trio, tu seras engagé, en septet c'est plus difficile, le marché actuel en Belgique est difficile. J'ai beaucoup hésité à repartir sur la même formule et le disque a pris du temps à se préparer. En Belgique, on ne te programme plus lorsque tu as joué quatre mois avant dans la même ville et faire tourner sept musiciens qui ont par ailleurs d'autres formations, c'est un vrai pari. Je remercie d'ailleurs Igloo qui nous soutient pour un second disque. Plusieurs titres de l'album ont une histoire: JP's Mood, c'est à la fois pour Jean-Paul Estiévenart, mais aussi pour Jacques Pelzer; Goldo, un photographe liégeois incontournable; Maëlle pour la naissance de la fille de Félix Zurstrassen...

LA GIBSON 335

Cette Gibson 335, ça ne fait pas si longtemps que je l'ai. Je jouais auparavant sur la même mais un modèle de 1992 que j'avais acheté à Namur pour pas grand-chose. J'ai fait le premier disque du LG avec cette guitare. J'ai toujours eu envie d'avoir une vieille Gibson qui a un son propre. Et puis, il y a aussi quelque chose dans la fabrication, le vernis, une guitare qui a une âme. J'avais déjà cherché sur les sites mais c'était vraiment très cher, je me suis donc enlevé de la tête cet achat. Puis, un jour à l'académie où je donnais cours, ma guitare est tombée de la chaise et elle s'est brisée, littéralement en deux. En rentrant, je me suis mis tout de suite à chercher sur les sites de seconde main à la recherche d'une Gibson 335 et je suis tombé exactement sur la guitare que j'avais vue deux ans avant et qui n'avait jamais été vendue parce qu'elle était trop chère. Elle était sur le site depuis deux heures. Je suis allé l'essayer tout de suite et je l'ai prise: c'est une guitare de la fin des années 60 qui appartenait à un vieux bluesman de l'Alabama. On voit que c'était la guitare d'un bluesman parce qu'il n'y a plus de vernis sur le manche vu qu'il jouait beaucoup avec le pouce, une guitare qui a une histoire et une âme.



© Arnaud Ghys

RENCONTRE JAZZ

Pierre de Surgères

DRÔLE DE ZED

Pierre De Surgères vient de publier ZED, son deuxième disque, avec la même équipe qu'il y a quatre ans: Teun Verbruggen et Félix Zurstrassen. Creusant dans la même veine, plutôt avant-gardiste, il n'en oublie pas la mélodie ni le groove.

JACQUES PROUVOST

Pierre de Surgères est un pianiste un peu atypique dans le jazz belge actuel. Difficile de le classer dans un courant ou une fratrie, il est un peu entre deux générations. Il faut dire qu'il s'est mis au piano assez tard. Et son cœur a toujours balancé entre mélodies douces et rythmes complexes. J'adore la liberté, mais j'adore aussi l'écriture sophistiquée. Il y a une dizaine d'années, aux stages des Lundis d'Hortense, j'avais cours de composition avec Bo Van der Werf et de piano avec John Taylor. J'avais avoué à ce dernier que je ne savais pas quelle voie prendre, que j'étais attiré par Keith Jarrett et les pianistes lyriques et que, en même temps, j'aimais Steve Coleman, je n'arrivais pas à choisir. Il m'a dit: Pourquoi choisir? Fais les deux en même temps et puis mélange selon tes sentiments.

Cette ambivalence devrait lui être favorable et pourtant, on le retrouve rarement en sideman d'autres formations. Je ne sais pas pourquoi, car c'est toujours enrichissant de jouer et apprendre la musique des autres, mais peut-être que l'on considère mon style, si j'en ai un, un peu trop particulier, je ne sais pas.

Outre son projet Visite à Gainsbourg et un sporadique travail avec Bo Van der Werf,

Pierre de Surgères ne cumule pas non plus les projets personnels. C'est difficile de mener plusieurs projets de front comme ceux-là. Certains y arrivent, moi pas. J'ai besoin de me concentrer sur une chose.

D'abord journaliste à Radio 21 (ex Classic 21), la musique fait partie de sa vie. Il joue un peu de piano, à l'oreille, un peu de guitare, de djembé, mais il se pose des questions: continuer un boulot sympa ou prendre des risques et donner sa «version du beau»? Après des études de journalisme et de philosophie, il suit alors les cours de Diederik Wissels, Nathalie Loriers et Kris Defoort au conservatoire flamand.

Mes études de philo ont sans doute influencé ma logique et ont nourri ma recherche harmonique. Il cite alors Ludwig Wittgenstein et son Tractatus logico-philosophicus qui raconte le monde en opérations mathématiques. C'est une œuvre d'art en soi, dit-il, l'œil brillant d'excitation. Au conservatoire, je m'étais amusé à classer les accords par formes et par structures. Je pensais, à tort, que cela n'avait jamais été fait. Mais cela m'a fait avancer dans ma musique, il me fallait ça.

Chez lui, tout doit avoir un sens et les titres de ses morceaux ne sont pas donnés au hasard. ZED est inspiré de «Z», qui symbolise l'ensemble des nombres entiers positifs et négatifs. Ce morceau est basé sur trois couches polyrythmiques, les «rendez-vous» sont différents pour chaque musicien. Verbatim est imprégné de la trame rythmique d'un morceau de Messiaen qui s'appelle Le verbe. Le côté boîteux d'une de mes compositions m'a fait penser au film de Tod Browning, alors je l'ai appelée Freaks.

L'album, construit pour tenir l'auditeur en alerte, mélange les compositions douces et plus anguleuses, les breaks et les respirations, comme l'improvisation F/1.8.

Je laisse beaucoup de libertés aux musiciens. Ce n'est pas moi qui décide strictement qui fait quoi dans le groupe. Je suis contre la dictature du leader. Felix utilise la basse électrique ou acoustique suivant le morceau, bien sûr, mais aussi suivant sa sensibilité. Teun sort parfois des jouets, invente des sons au moment même. Teun est plus dans l'instant et Felix aime savoir où on va. La combinaison des deux donne le son à ce groupe et ce côté déstabilisant me booste. Il n'y a rien de pire que d'être le «remake de soi-même».



Pierre de Surgères
ZED
Autoproduction

TRAJECTOIRE



Nicolas Wieërs **BALKAN TRAFIK, UN VECTEUR DE RENCONTRES**

Nicolas Wieërs travaille comme réalisateur pour Euronews mais est aussi le moteur d'un festival qui en est cette année à sa 12^e édition, le Balkan Trafik. Parcours d'un homme pour qui les relations humaines sont la raison d'être.

JEAN-PIERRE GOFFIN

école, c'est déjà une aventure migratoire au niveau local : Nicolas bilingue pendant ses études, il est renvoyé de plusieurs établissements parce qu'il avait du mal à rester assis bien calmement sur une chaise. Il cherche alors ce qui pourrait lui convenir, pense à la réalisation, non pour se lancer dans la fiction, c'est le documentaire qui l'intéresse, des histoires de gens, là où il trouve de l'émotion. Poussé par le vécu familial, il se sent proche des gens qui ont moins de chance et qui font leur possible pour essayer de s'en sortir : *À l'âge de 40 ans, mes parents ont du refaire leur vie et j'en garde une certaine émotion, proche des gens qui peuvent vivre la même chose. J'ai toujours eu envie de mettre en avant ces gens qui viennent de milieux défavorisés et qui ne méritent pas d'être mis au ban de la société à cause de ça. C'est une réalité, j'ai toujours été ému par rapport à ces injustices.* Pendant ses études en 1^{er} ou 2^e, où il a Benoît Mariage comme professeur, il réalise deux premiers reportages radio sur un centre d'aliénés à Namur et sur des jeunes de quartiers très pauvres.

LE DÉCLIC DANS LES BALKANS

En parallèle de ses études à l'IAD, Nicolas fait de la boxe et devient même champion de Belgique des amateurs en 98-99, se donnant à fond dans les études et dans le sport. Avec un profil de réalisateur et de sportif, Canal+ l'engage en tant qu'attaché de production pour la Belgique. Le rendez-vous d'après boulot, c'était le snack : *Le propriétaire était albanophone du Kosovo, pour moi c'était un peu Tintin et les Picaros, un pays imaginaire, je me souvenais juste de cette poudrière des Balkans... Mais rien d'autre. Ilir Sefa prend un set de table et me dessine une carte avec la Serbie, le Kosovo... il m'explique plein de choses, la discussion s'anime, il me propose d'aller à la rencontre de son frère, Astrit qui étudie à Pristina...* Nicolas prend illico congé à Canal pour trois semaines et part, sa petite caméra sous le bras, avec l'idée d'un road-movie sur place : *C'est un peu dans ma façon de faire, un coup de folie, une impulsion...* À l'aéroport Mere Térésa de Pristina, une vieille 4x4 aux vitres noires remplie de jeunes de son âge l'attend, il monte : *On roule, on arrive sur un terrain de foot et on me dit : Ici tu trouveras tous les gens qui étaient à l'école avec moi ! C'était un cimetière de corps rapatriés d'un charnier découvert la semaine précédente ...* Ce qui est intéressant, c'est que pour eux ils ne me passaient pas un message politique, mais ils me montraient leur village et ce qui était arrivé aux leurs, le rapatriement des corps était

en effet très proche... La caméra tourne, puis c'est le dé clic : *Mais putain, ces gars viennent de m'expliquer à quoi sert l'Europe... Dans le sens où nous, on a été protégé des guerres alors qu'ici tous ces jeunes portaient des armes pendant que j'étais à l'école et ils me disaient : tu sais Nicolas, le passé c'est le passé, maintenant on veut aller de l'avant. Ils subissaient la frustration de ne pouvoir voyager, d'être victimes de perpétuels a priori, ça m'a marqué, ils connaissaient la plus-value de l'Europe alors que moi, je ne me rendais pas compte de cela, ça m'a scié !*

UN FESTIVAL-DOCUMENTAIRE

Nicolas rentre en Belgique avec ces images, en se demandant comment il en ferait un documentaire classique et comment intégrer le message positif que ces jeunes lui ont transmis : *Je voulais montrer l'énergie qu'on trouve chez les jeunes des Balkans, mais comment faire ? Par la musique ! J'y ai tout de suite vu un vecteur de rencontres phénoménal : pour nous les Balkans c'est l'imaginaire de Kusturica, les brass bands, Bregovic, un certain romantisme, ... Ce sont des imaginaires qui vont nous plaire. Pour les communautés des Balkans vivant à Bruxelles, ce serait leur madeleine de Proust, ils seront heureux de retrouver des sentiments qu'ils ont eu à un moment donné, des attaches... Et pour les gens de là-bas, c'est leur dire qu'on pense à eux... même si le Bruxelles des institutions est toujours en stand-by par rapport aux Balkans.* Tout Balkan Trafik est teinté de géopolitique. Nicolas Wieërs base le festival sur la musique et les arts parce que c'était le meilleur vecteur pour que la multiculturalité bruxelloise se rencontre, que des Belgo-belges rencontrent au festival des Serbes, des Polonais, des Suédois, des Italiens, des Anglais, etc. *En arrivant avec leur plus bel habit culturel, et les artistes et les communautés auront le droit de s'exprimer, vont propager leur savoir, et je vois que ma communauté à moi est émue, boit un verre de vin avec eux, parle des Balkans, c'est l'idée du festival. J'ai aussi voulu imaginer l'événement comme un documentaire qui chaque année s'augmente d'une nouvelle séquence.*

UN MEZZE CULTUREL

Il fallait trouver un lieu où cette mixité allait trouver les espaces qui conviennent à l'échange, pouvoir circuler d'une salle à l'autre était primordial. Le Palais des Beaux-Arts – aujourd'hui Bozar – semblait la solution idéale, mais pas facile d'y croire : *Le coup de bol ! J'avais fixé une date pour le festival au hasard, en avril. Et Tony van Der Eecken me contacte parce qu'à ce moment-là, Goran Bregovic était programmé et il me propose une semaine sur les Balkans ! Tony a cru à ce projet qui ne tenait alors que sur papier... et qui venait d'une asbl que personne ne connaissait !* Nicolas Wieërs n'avait jamais imaginé que son festival allait coller à l'image très classique et convention-

nelle des Beaux-Arts de l'époque mais le Balkan Trafik s'y déroule depuis aujourd'hui douze ans ! Rassembler tout dans le même espace pour que les gens puissent avoir un vrai mezz culture, un patchwork de choses en ouvrant les différentes portes d'un lieu : du dub, de l'urban music, du rembetiko, de la musique sufi...

Cette année, plus de 400 artistes participent, les meilleurs, du folk, du trad, de l'ethno jazz, du dub et un nouveau chapitre autour des arts urbains *Urban Chapter*. *L'idée a toujours été de mettre en avant l'énergie créatrice des Balkans, la créativité de ces jeunes et le public nous a toujours poussé à aller vers l'ethno, ça veut dire qu'il ne s'agissait pas pour moi de programmer du rock de Turquie, de l'électro de Serbie... Ce qui fait le charme du festival, c'est l'ambiance, les bœufs entre artistes, les animations, les groupes de scène.* Balkan Trafik, c'est quatre jours de festival : le jeudi l'ouverture, le vendredi et le samedi le cœur du festival et le dimanche c'est le *Giant Horo* sur la Grand Place de Bruxelles, une grande danse de rang communautaire : *C'est noir de monde et les gens dansent main dans la main sur des rythmes traditionnels. On y partage la musique avec des Serbes, des Albanais, des Roumains et Turques, des Bulgares, la diversité de la communauté Roms...*

www.balkantrafik.com

URBAN CHAPTER : LES ARTS URBAINS DES BALKANS

Les Balkans c'est aujourd'hui aussi la culture urbaine, une nouvelle énergie, une plus value pour nous. J'investis dans des créations qui réunissent des artistes belges et des Balkans, des gars qui sont porte-paroles de leur société. Nicolas Wieërs a sélectionné des artistes hip hop de Bosnie Herzégovine avec Frenkie, de Serbie avec Marcelo, de Bulgarie avec le beatboxing de SkilleR, de Roumanie avec Benji et de Grèce avec 12 os Pithikos, et leur fait rencontrer l'énergie de notre scène belge, avec l'expertise de Code Rouge et Ko-Neckst, comme Hexaler, Youssef Swatt's, Convok et d'autres têtes d'affiches comme DJ Odilon. Beatbox, slam, hip hop, danse urbaine... Un plateau unique, exceptionnel... Ces artistes sont invités à partager et créer : une résidence avec des réalisations de clips, préparation de mise en scène, enregistrement et prestations scéniques. Mais l'événement ne tournera pas qu'autour de la musique : le samedi, une table ronde est organisée où trois de ces artistes seront sur scène confrontés à des responsables européens : *Ils sont en attente d'un appel de l'Europe, ils se sentent lâchés par rapport à cela et ça se retrouve dans les paroles des rappeurs. Pour saisir le sens de ces textes, il y aura une introduction en français, néerlandais et anglais, pour présenter le contenu des textes en quelques mots, ensuite il restera à savourer la sonorité de la langue.* Une ouverture qui devrait attirer un nouveau public dans les couloirs de Bozar.

Le Balkan Trafik aura lieu les 20, 21, 22 et 23 avril à Bozar à Bruxelles



ZOOM

Indépendants: labels à faire

Sale temps pour les salles « alternatives » de Bruxelles, obligées ces derniers temps de fermer et de disparaître ou de déménager. Cela dit, il y aura toujours de la musique indépendante à se mettre dans les oreilles. Chez soi, comme en live. Des petits labels, menés par des passionnés, y veillent. « Petits » labels ? Parfois même « micro » labels, pour être plus exact. Mais au fait, chez nous, c'est quoi la musique indé ? Et c'est qui, aussi ?

DIDIER STIERS



cette question, peut-être trouverez-vous une réponse au Wiels, les 7 et 8 avril prochains. C'est là, à ces dates, que se tiendra en effet l'Independent Label Market, premier du nom à Bruxelles. Fondé à Londres en 2011, ce Marché des Labels Indépendants a pour but, comme son intitulé l'indique, de réunir les labels de musique indépendants. *Émergents et établis*, précisent les organisateurs, *face à un public exigeant*. L'idée : en rassemblant les labels indépendants belges et en invitant quelques-uns des plus grands labels indés européens, supporter la création indépendante, donner la visibilité aux acteurs de la musique indépendante et créer du lien social et professionnel. *ILM Bruxelles*, ajoutent encore les organisateurs, *a pour ambition de devenir un événement incontournable pour tous les passionnés et professionnels de la musique indépendante*.

Mais commençons par le commencement : qu'est-ce qu'un label indépendant ? Une major, on voit bien ce que c'est. Et on sait bien que PIAS n'en est pas une, mais quand on voit la taille de l'entreprise, peut-on encore la qualifier d'indépendante ? La réponse à cette question n'est pas si simple... *Je pense que nous sommes un label indépendant*, nous dit Greg Noël, qui préside aux destinées de Exag' Records, *mais on peut rajouter « micro », devant l'intitulé. Micro label indépendant, ça aide déjà pour vraiment faire la différence entre PIAS et nous, par exemple*. Sauf que ce qu'a mis en route l'ancien batteur de Moaning Cities a des allures de mini structure : *Nous sommes une mini agence, car nos services ne se limitent pas juste à la maison de disques... Du coup, doit-on encore appeler ça un label ?*

Pour Didier Gosset, de Black Basset Records, il existe au minimum une réponse « statutaire » à cette épineuse question : *Je travaille aussi pour Impala, l'association des labels indépendants (Independent Music Companies Association - ndlr), et là, ce n'est pas difficile, on a défini les indépendants comme étant des gens qui ont moins de 5 % de parts de marché, que ce soit au niveau national, européen ou mondial. Ça peut sembler démentiel, mais effectivement, c'est une condition qui en gros exclut les trois majors. Ce qui veut dire que tous les autres sont soit toutes des PME, soit des indépendants*. Didier Gosset a également une autre casquette, laquelle l'amène à préciser : *En tant que petit label belge, je suis assez familier avec la Bima, l'association belge des labels indépendants qui existe depuis 15 ans maintenant. Dans les faits, elle est à 90 % néerlandophone parce que l'essentiel des structures dans notre beau pays se trouvent du côté flamand. Et sauf erreur de ma part, je pense que les trois seuls francophones ou assimilés qui s'y retrouvent sont PIAS, Team 4 Action, le label de Claude Martin, et Crammed Discs, le label de Marc Hollander*.

LA FLIF, POUR QUOI FAIRE ?

C'est donc dans ce cadre où existent déjà des structures que s'installe la Flif, toute neuve. La Fédération des Labels Indépendants Francophones, qui rassemble déjà, à l'heure qu'il est, Freaksville Records, Luik, Subfield, Humpty Dumpty et, donc, Exag' ainsi que Black Basset. Elle est appelée à se développer encore au fil des mois, en s'ouvrant à d'autres structures de la Fédération Wallonie-Bruxelles. Ici aussi, il est question de valoriser les productions musicales financées par ses membres en FWB, de même que réagir de manière représentative à l'actualité et aux problèmes urgents qui touchent son secteur d'activité en général, et en particulier les maisons de disques, les structures de production phonographique, les artistes et leurs représentants.

En gros, les objectifs de la Flif sont au nombre de cinq : représenter les labels et producteurs indépendants actifs en Fédération Wallonie-Bruxelles et promouvoir leur diversité culturelle ; dynamiser la production et la diffusion d'enregistrements sonores et d'artistes musicaux ; défendre les intérêts du secteur ainsi que les structures d'encadrement des artistes dans le secteur des musiques actuelles ; fonctionner comme réseau entre ses membres et les associations nationales et internationales représentant des intérêts similaires ; et enfin, être un intermédiaire en charge de négociations groupées entre ses membres et des prestataires de services.

Question, encore une : dans un pays déjà bien gâté en matière d'administration et de structures diverses, une de plus, est-ce bien nécessaire ? Surtout en ces temps de réseaux sociaux et d'outils permettant quand même beaucoup mieux de faire soi-même sa communication ?

PLUS DE REPRÉSENTATIVITÉ

Greg Noël estime au contraire que la Flif répond à un manque. *Tous ces petits labels indépendants, ces micro labels, font leur popote de leur côté avec leur petit réseau mais n'ont pas un poids à un niveau plus élevé. Se regrouper permet de peser plus lourd dans la balance, par rapport à des labels indépendants ou des labels pour lesquels on continue à utiliser ce terme*. Très concrètement, qu'est-ce que ça donne ? Facile, prenez par exemple le pressage de disques... *Quand PIAS assure qu'ils vont écouler, disons, 100.000 disques par an, l'usine de pressage accorde un prix préférentiel. Bien entendu, nous, quand on passe nos commandes de 500 vinyles... La conclusion va de soi : plusieurs labels font une commande groupée... et les prix diminuent. Dans le même ordre d'idées, ils peuvent aussi négocier des tarifs postaux plus avantageux, défendre un catalogue « commun » devant les programmeurs, organiser des showcases, etc. À quand une Flif Night ?*

Gagner en poids : la volonté est également d'en prendre par rapport aux médias. Et aux politiques. Didier Gosset est membre du conseil d'administration de Court Circuit, travaille chez Impala et a œuvré, sous l'ancienne législature, avec le gouvernement francophone sur un nouveau « plan musique » qui n'a jamais été acté. *Quand Alda Gréoli veut parler aux salles, elle peut parler à Club Plasma. Si elle veut parler dans un cadre plus structurant, elle peut rencontrer les gens du Conseil de la Musique. Mais si elle veut parler aux labels... qui seront ses interlocuteurs ? C'est sans doute un problème né de la composition de la Bima, essentiellement néerlandophone. Quand Joke Schauwliege (Ministre flamande de l'Environnement, de la Nature et de la Culture jusqu'en 2014 - ndlr) a imaginé un plan pour la musique, la Bima était totalement partie prenante. Côté wallon ou bruxellois, en tout cas, francophone au sens large, une telle structure n'existait pas. Ce serait donc bien qu'à moyen terme, un maximum de gens puissent parler d'une seule voix*.

Affaire à suivre, comme on dit. Et c'est en cours, bien sûr. Notamment sous la forme d'une « cartographie » des structures existantes en Fédération Wallonie-Bruxelles. *J'y ai travaillé avec Julien Fournier de Wallonie-Bruxelles Musiques, poursuit Didier Gosset. On est arrivés à 56 structures, sans être certains de les avoir toutes, sans savoir si elles sont toutes réellement actives, lesquelles ont une existence légale ou pas au moment où on est arrivés avec l'idée, mais on écrit à tout le monde. On s'était dit à la base que si on pouvait être 10, ce serait super, pour une question de représentativité. On est plus ou moins dix, maintenant, on parle avec Rocherill Records, on parle avec Weyrd Son Records, on parle avec Le Pacifique Records... Mais on est bien conscients qu'on ne pourra parler de représentativité que quand on aura 15 ou 20 structures*.



© John Gallardo

ZOOM

Le courant alternatif en Fédération Wallonie-Bruxelles

QUI EST IN, QUI EST OUT ?

La fermeture récente de lieux emblématiques alternatifs fait craindre à certains une aseptisation générale de la vie culturelle, ainsi qu'un déficit social irréparable. Mais est-ce vraiment si simpliste ?

Et si la problématique allait au-delà de ce gros cliché ? Et si la notion même de culture alternative avait changé et que les principaux problèmes rencontrés par la « scène » sont en fait les mêmes depuis toujours : le manque d'espaces et de rentabilité mais surtout une mobilité défaillante ? On fait le point.

SERGE COOSEMANS

Cela n'aura échappé à personne, la culture « alternative » a en ce moment la sinistrose, surtout à Bruxelles. Adieu Recyclart, qui n'est peut-être pas vraiment fini mais a toutefois été sommé par la SNCB de décamper de la gare des Ursulines, où l'asbl avait pris ses aises en 1997. La raison invoquée est d'ordre sécuritaire : les installations ne seraient plus conformes à certaines nouvelles normes incendies. L'avenir à court terme du Magasin 4, autre bastion « alternatif » bruxellois, est assez similaire. Le « concept » pourrait trouver un autre toit mais l'asbl doit elle aussi quitter le 51b avenue du Port, une voirie traversant un quartier en pleine rénovation pharaonique, où cela spéculé donc ferme. Ce n'est une surprise pour personne. Côté Recyclart, on avait déjà considérablement espacé les événements susceptibles de générer des nuisances sonores depuis que les environs comptent davantage de voisins qu'il y a 20 ans. Le Magasin 4 a de son côté toujours su que son installation avenue du Port était temporaire. L'immobilier à Bruxelles étant comme le Sud de Nino Ferrer, un endroit où le temps dure longtemps, ce « temporaire » a juste traîné plus que prévu, le temps pour quelques habitudes de s'installer. Tout comme du côté du voisin, le Barlok, un « squat culturel » aujourd'hui également invité à plier bagages par l'IBGE, l'Institut Bruxellois pour la Gestion de l'Environnement, à qui appartiennent les bâtiments et qui les avait laissés à la culture underground le temps de réfléchir à quoi en faire d'autre. Un quatrième et dernier lieu emblématique à disparaître de la carte bruxelloise est encore le 123 (rue Royale), un autre squat qui a permis ces dernières années à quelques groupes et DJ's de s'exprimer le temps de soirées assez radicales.

La culture « alternative » de la capitale est-elle pour autant en danger, comme certaines drama-queens semblent le penser ? C'est assurément la fin d'une époque mais la fin d'une époque annonce généralement la naissance d'une autre. S'il est vrai que Bruxelles est en train de considérablement changer, avec ses piétonniers et ses projets immobiliers mégalomanes, que l'on aille en droite ligne vers la ville-dortoir aseptisée tient en effet probablement du storytelling faussé. Déjà, d'autres lieux de la culture alternative locale se portent toujours pas mal, comme le Bunker, les Ateliers Claus et encore d'autres davantage réservés aux initiés. Des salles en vue ferment mais d'autres ouvrent, comme le C12, un projet tout frais lancé dans les galeries Horta de la Gare Centrale et où l'on nous promet « liberté, diversité, créativité » ainsi qu'une culture alternative « protégée des restrictions et des normes du monde extérieur ». N'oublions pas non plus que les gamins nés en 2000 ont désormais l'âge légal de sortir, donc aussi de monter des soirées et des concerts qui pourraient très bien revitaliser « l'alternatif », ce concept qui à lui apparu dans les années 70/80.

THIS MUST BE THE PLACE (NAIVE MELODY)

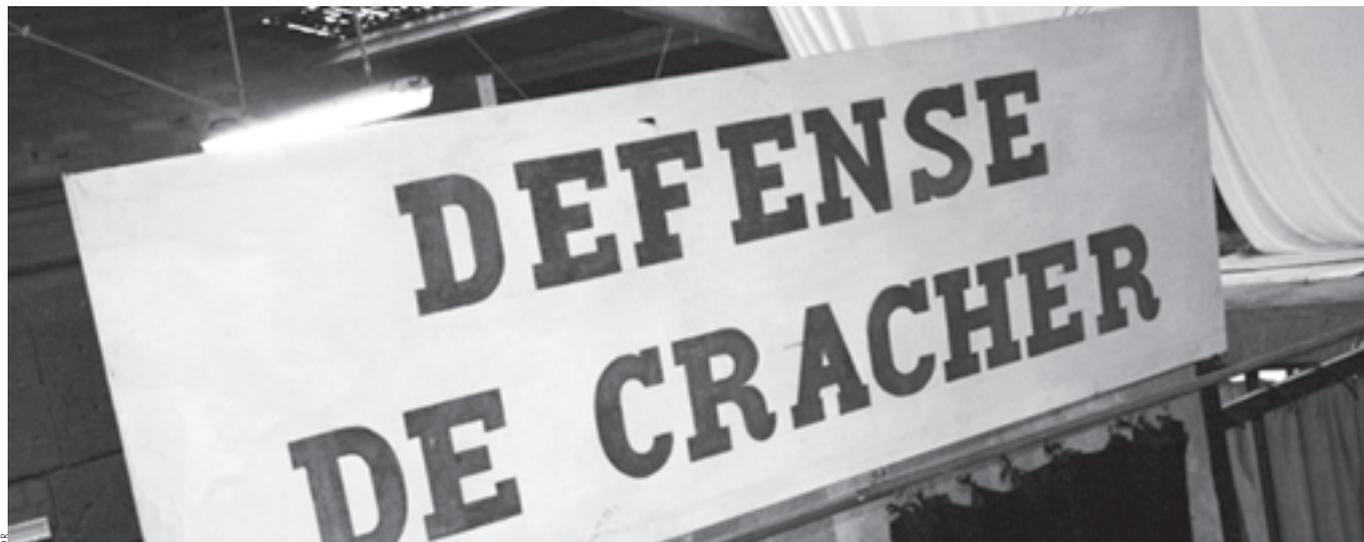
Qu'est-ce d'ailleurs qu'une salle alternative en 2018 ? Qu'est-ce que la culture alternative en 2018 ? Ces questions sont de véritables marronniers de la presse spécialisée. Un début de réponse satis-

faisante peut être trouvée dans le livre *How Music Works* de David Byrne, où sont notamment retracés les débuts des Talking Heads au mythique CBGB's de New-York. Byrne explique que ce n'était qu'un petit bar assez crasseux, aujourd'hui principalement lié à l'histoire du punk et du post-punk mais où jouaient en fait à la même époque que Blondie, The Ramones et son propre groupe toutes sortes de musiciens, y compris de rock progressif, de jazz et de folk. Le CBGB's, dit Byrne, est en fait devenu un véritable « forum » pour tous ceux qui se sentaient aliénés par rapport à la culture musicale dominante. Le point commun de sa fréquentation était de ne pas se reconnaître dans ce que défendaient les médias, ainsi que dans les dinosaures du rock qui jouaient alors dans les stades, The Eagles par exemple. Il y avait pas mal d'antagonismes et de compétition entre certaines personnes de ce « forum » mais malgré tout aussi un sentiment de communauté et d'appartenance.

Il peut sembler difficile de pointer en 2018 une culture musicale dominante contre laquelle se rebeller. Tout est beaucoup plus éclaté et mélangé qu'en 1976. « Alternatif » à quoi ? À Bel-RTL ? À Radio Contact ? À The Voice.be ? Au R&B ? Il faut dire ce qui est : Beyoncé et Rihanna sont elles-mêmes des alternatives à The Voice.be. Il y a de fait aujourd'hui beaucoup moins de défiances et de distinction entre la musique « dominante » et celle considérée comme beaucoup plus marginale. Ce qui fait qu'un bon nombre de salles aujourd'hui dites « alternatives » sont en fait moins des alternatives à ce qui se programme au Stade Roi Baudouin ou au Palais 12 que des alternatives à la façon de consommer une musique pourtant éventuellement semblable dans des salles comme le Botanique, l'Ancienne Belgique ou même le Fuse.

Dans un article de Julien Broquet daté d'avril 2017 pour le Focus Vif, Antoine Meersseman du groupe BRNS, à l'époque dans l'organisation des *Concerts de Légende*, avouait ainsi « surtout » monter des petits événements à 5 euros dans des endroits plus intimes, plus roots et plus rock'n'roll parce qu'il en avait marre des concerts chers et des boissons qu'on paie avec des jetons. Il disait trouver aux vieilles salles traditionnelles un côté oppressant, avec leur politique tarifaire agressive et leur accueil du public pas toujours très sympa. L'idée n'était pas de programmer autre chose qu'au Botanique, l'idée était de le programmer différemment, de refuser d'être dans « un supermarché de la musique ». On attire souvent une centaine de personnes pour des trucs qui, avec leur notoriété, feraient 30 préventes au Botanique, disait-il encore dans cet article du Focus Vif.





Ce qui implique forcément une économie de la débrouille et du troc. On ne cherche pas la rentabilité, on ne cherche pas non plus la reconnaissance institutionnelle et les subsides. On contacte les artistes par Internet, on les fait jouer à l'arrache un jour de battement entre des dates plus officielles en Angleterre ou en France. Le cachet est moindre, voire inexistant. Les musiciens dorment à la maison et le public n'est pas forcément là pour le groupe mais plutôt par curiosité, ce que permet le prix d'entrée. Ou pour l'ambiance plus délurée, vu l'aseptisation des salles installées. Des endroits comme ça, ça va, ça vient, et c'est plus « moderne » que Recyclart et le Magasin 4, qui ont quant à eux un peu le cul entre deux chaises, puisque subsidié et reconnu pour l'un et défendant tous deux une vision plus « sociale » que « consommatrice » de l'alternatif, basée sur des idées qui descendent en droite ligne des années 80/90.

TECHNO COOP

L'alternatif « alternos » à la Mano Negra, à la Ludwig Von 88, c'est un modèle dépassé, nous dit Hugo Klinkenberg, consultant de l'ombre de l'underground liégeois. En 2018, ça n'a plus aucun sens. Alternatif aujourd'hui, ce n'est pas rejeter une culture dominante mais c'est se communaliser et recourir au DIY pour organiser ensemble des choses qu'il serait difficile d'organiser seul. Quand tu montes une soirée ou un concert dans une salle ou dans un café, il faut souvent louer l'endroit, payer des sorteurs et on n'a bien souvent aucun retour sur le bar. Même quand tout le monde est bénévole, il y a forcément des frais : des verres gratuits, des repas de groupe... Bref, ça demande plein d'énergie pour un résultat où souvent, soit il te manque 100 balles pour rentrer dans tes frais, soit t'as juste 100 balles de bénéf pour quelque-chose qui a pris un temps et une énergie dingues. Plein de gens que je connais ont arrêté à cause de ça.

À Liège tout comme à Bruxelles, et comme souvent ailleurs, ce qui manque surtout, ce sont principalement de bonnes salles où organiser des événements à la rentabilité plus qu'incertaine et qui mélangent souvent aussi concerts et soirée dansante, ce qui n'est pas accepté partout et surtout pas là où il y a des voisins. C'est ce qui explique d'ailleurs le flip de certains relatif à la disparition des salles bruxelloises citées plus haut. Dans une capitale au manque d'infrastructures de proximité criant, 4 salles de moins où s'exprimer devant une audience moyenne sans trop rendre cinglé le voisinage, ce n'est pas une bonne nouvelle. À Liège, qui connaît une situation semblable, des collectifs qui jusque là s'ignoraient poliment ou se tiraient carrément dans les

pattes semblent avoir trouvé une solution à ce problème récurrent : créer une coopérative pour racheter ensemble le bâtiment du Cirque Divers, en Roture. Bienvenue au Kultur A, lieu polyvalent avec, entre autres choses, une petite salle idéale pour le clubbing intimiste et une plus grande pour les concerts. Au programme : techno, hip hop, rock sixties... Soit de la musique qui n'avait jusqu'ici pas vraiment d'endroits où se produire en bord de Meuse, sinon un ou deux bistros. L'une des grandes différences par rapport à il y a quelques années, c'est qu'aujourd'hui, toutes ces organisations et ces collectifs se parlent beaucoup plus. Il y a plus de synchro, plus de contacts, les événements sont mieux coordonnés et ne se font plus concurrence. Mais ces collectifs ont toujours besoin d'outils et de salles, synthétise Hugo Klinkenberg.

Des salles bien situées en plus, est-on tenté d'ajouter. Si le Wallon se déplace encore raisonnablement pour sortir, ce n'est en effet pas le cas du Bruxellois, qui a souvent tendance à bouder des soirées un peu trop éloignées du centre-ville. C'est dommage, ça lui ouvrirait pas mal d'horizons « alternatifs » au-delà du Pentagone et ça lui ferait voir du pays, aussi. Tournai a ainsi son Water Moulin. Namur, son Belvédère et Arlon, son Entrepôt. À Liège, on a donc le Kultur A mais aussi encore et toujours la Zone, ainsi qu'un intrigant petit dernier, le Diesel Project Space, une ancienne pompe à essence transformée en mini salle de concerts. À Charleroi, ils ont le Rockerill et Le Vecteur, mais aussi une pointe d'amertume qui résume assez bien un chapitre un peu ignoré bien que déterminant de la problématique. C'est qu'à Charlouze, on a beau désormais se sentir en banlieue bruxelloise (merci le Brussels South Airport), le dernier train pour la capitale part toujours à 22h27 pétantes, ce qui est disons un peu « juste » quand on y assiste à un concert.

Mine de rien, ça résume pas mal de choses. C'est que la problématique du manque de salles pourrait éventuellement être vite résolue si l'accès aux vieux entrepôts isolés et autres zonings jadis industriels était plus aisé. Bien entendu, les autorisations sont très difficiles à obtenir mais le drame, un drame qu'ont notamment déjà rencontré quelques organisateurs de soirées électro, c'est que même quand on les a, ces autorisations, on manque toujours de transports en commun réguliers, peu chers et fiables pour arriver dans ces zones tranquilles et, surtout, en repartir en pleine nuit. Bref, on en revient toujours à cet autre vieux marronnier de la presse : la mobilité dans nos villes. Le premier qui répond « vélo » a perdu.

APERÇUS

LBHH 18

LE FLOW DES FEMMES

VÉRONIQUE LAURENT

Deuxième édition (du 8 au 15 mars), après le franc succès de la première, révèle son organisatrice Fatima Eljami, pour La Belle Hip Hop, un festival peu typique déterminé à mettre en avant les femmes impliquées dans le rap et le hip hop : 8 lieux bruxellois pour 8 journées d'événements. Une conférence-débat ouvre les festivités. Elle se tiendra à la villa Empain, Centre d'art et de dialogue entre les cultures

d'Orient et d'Occident, sur le thème des femmes dans les cultures urbaines, *Apparence ou transparence*. La question est posée. *Le festival est né de l'envie de donner plus de force aux femmes*, explique Fatima Elajmi, venant de chez Souterrain Production, *moins présentes dans cette discipline, un peu partout dans le monde et aussi en Belgique, et/ou aux parcours plus ardues que ceux des artistes masculins*. Date de lancement symbolique, le 8 mars, Journée Internationale des Droits des Femmes. Et message d'inclusion plus général : accepter « l'autre », réfléchir à l'égalité des chances. Des artistes de France, des États-Unis - Pingy Ring et Gavelyn -, du Royaume-Uni mais aussi du Maroc, de Turquie, d'Inde, du Liban - Malikah, qui rape en arabe - et la street artist Chiro venant du Japon seront réunies durant ces 8 jours pour permettre des rencontres nationales et internationales. Les rappeuses se partageront la scène pour la soirée d'ouverture, le 9 mars au Botanique, avec les artistes belges Blu Samu et Kab & Lipass. But : construire un



réseau, favoriser les échanges d'expériences et montrer l'exemple aux jeunes femmes, leur donner l'envie de se lancer.

www.facebook.com/Labellehiphop

BELGIANWORLDMUSICNETWORK



WereldMuziekNetwerkBelgië - RéseauBelgeMusiqueduMonde

Belgian World Music Network

L'UNION BELGE

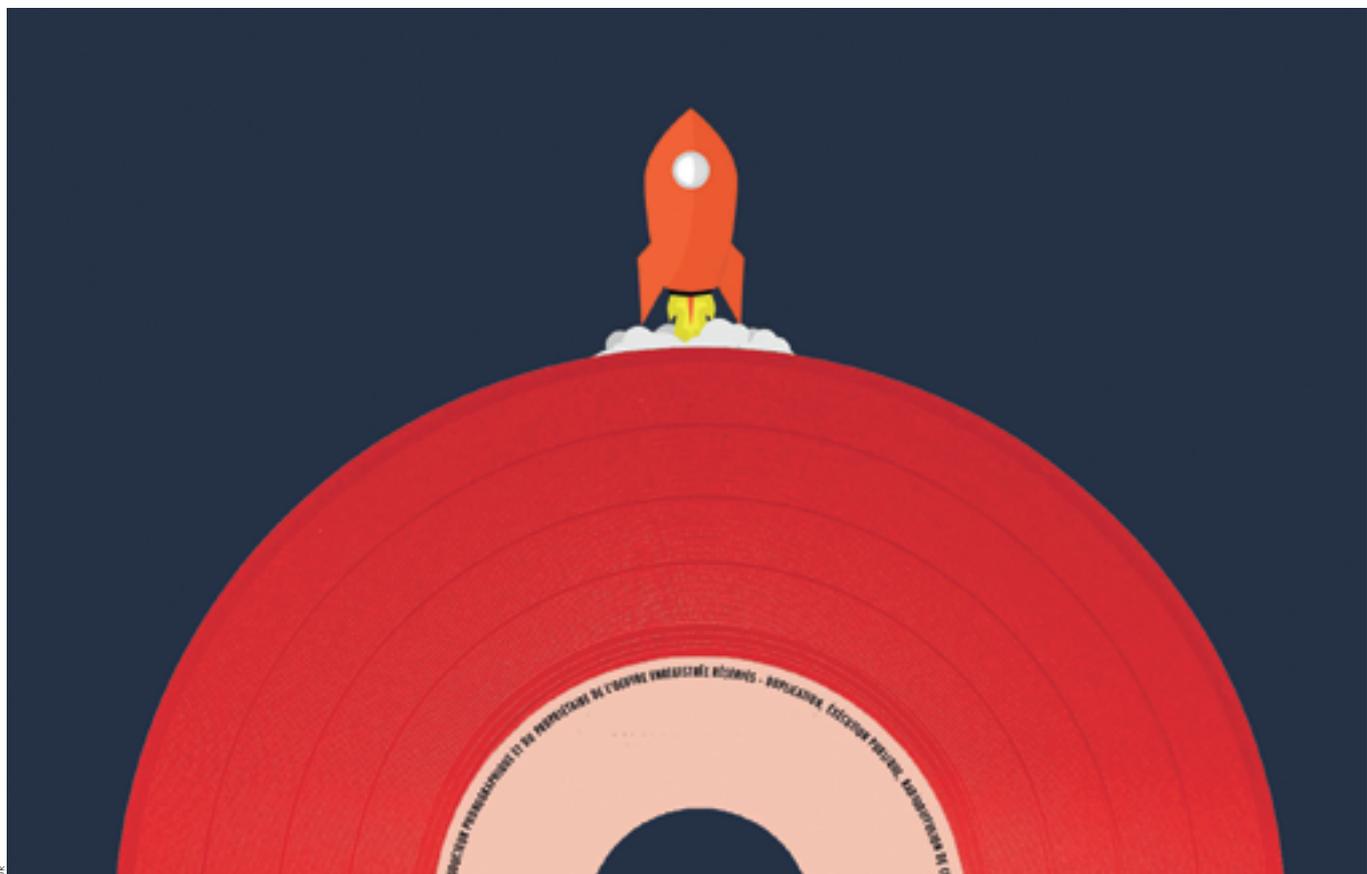
VÉRONIQUE LAURENT

Les musiques du monde peinent à se faire entendre dans le paysage culturel belge. Pour faire bouger les lignes, tous les professionnels du secteur (musiciens, producteurs, journalistes, managers, programmateurs, bookers) mais également toute personne sensible au genre et ayant envie de s'impliquer, sont invités à se réunir le 22 mai prochain dans les locaux de Muziekpubliek à Bruxelles. Le Belgian World Music Network est à l'initiative. Ce réseau, fondé en 2012 par quelques acteurs flamands, s'est ouvert au monde francophone et s'organise désormais en ASBL, dans l'envie de sortir d'une niche exclusive. Ses membres se sont mis d'accord sur une définition de la musique du monde : *toute musique ancrée ou liée à la tradition*. Ce qui laisse de la marge. Une pluralité qui entraîne, presque de facto, certaines caractéristiques d'ouverture, de tolérance, ainsi qu'une meilleure représentation

de notre société multiculturelle : des valeurs communes qui soudent les membres du réseau. Le Belgian World Music Network souhaite grâce ce rassemblement désormais annuel agiter le bocal, provoquer des rencontres, voire des collaborations, encourager la production de musique locale et aussi se positionner par rapport aux pouvoirs subsidiaires ou sensibiliser les acteurs culturels (les responsables des Centres Culturels sont invités), bref, créer la trame d'une toile professionnelle capable de capter l'attention, dont celle des médias. La couverture médiatique des musiques du monde, si diverses, est *paradoxalement assez peu diversifiée* relève Stan Bourignon, de l'asbl Chouette faisant partie de la nouvelle structure. Au programme de la rencontre de mai : conférences, débats, concerts. Et bilinguisme.

www.facebook.com/WereldmuziekNetwerk

LE • COM



Prêt? Feu! Release Party

La fête de lancement d'un single, d'un EP ou d'un CD, appelée release party, est devenue un moment essentiel dans la promotion du travail des artistes, un point culminant pendant lequel programmeurs, labels et groupes unissent leurs énergies pour faire décoller le projet.

On cerne pourquoi la release party a pris tant d'importance.

VÉRONIQUE LAURENT

Uicy release party (sold out) le 23 mars au Beurschouwborg; Sonnfjord new EP release party le 30 avril au Bota, ... album release, double release party, secret ou special release, les soirées de lancement, intimistes ou non, se succèdent et focalisent toutes les attentions. Sortir aujourd'hui une nouveauté sans release party, c'est comme participer à un concours de lâcher de ballons sans avoir gonflé le sien à l'hélium. Dans la panoplie à déployer lors d'une sortie, la release party sert à gonfler le produit, à le libérer et le propulser dans l'industrie musicale et vers le grand public.

Quand cet événement a-t-il donc pris tant d'importance? Au moment charnière du passage d'une distribution physique de la musique, à une distribution virtuelle. Son modèle économique, l'industrie de la musique l'a basé sur la vente de l'élément reproductible, à savoir le disque, le CD. *Dans ce contexte, pendant des décennies*, explique Paul-Henri Wauters, directeur adjoint du Botanique, *le concert a constitué un des éléments du plan promotionnel de cet objet, dont on attendait la création de richesse importante par sa démultiplication maximale*. Grâce à son support physique, un projet musical créé à Bruxelles par exemple, entamait un voyage autour de la planète, les concerts intervenant en renfort en tant qu'éléments de promotion pour le faire vendre; l'estimation du potentiel d'un artiste se faisait d'ailleurs toujours au regard du nombre de ses ventes de disques.

Le passage à une diffusion virtuelle, a entraîné comme conséquence une inversion du processus: la création de richesse s'est déplacée sur le live. *Actuellement, c'est le concert qui représente la source principale de revenus et le disque -ou sa version numérique- sert d'adjuvant*, poursuit le directeur adjoint du Centre Culturel de la Communauté française, qui relativise par ailleurs la puissance de la diffusion virtuelle et la remet en perspective. *Quand on voit s'afficher sur les plateformes de streaming 1 million d'écoutes pour un morceau (en sachant que chaque écoute est comptabilisée, même celles de deux secondes), peut-être qu'il y a quelques années, un disque d'or qui se vendait à 10, 15 ou 20.000 exemplaires approchait ce chiffre avec son effet démultiplicateur: le disque était écouté par la famille, les amis, etc. Je pense par exemple au Harvest de Neil Young, que j'ai acheté le jour de sa sortie, ce disque, je l'ai écouté depuis 150 fois, si ce n'est pas 300 fois*.

LIBÉRER LES CHEVAUX, LIBÉRER L'ÉNERGIE

La sortie d'un EP ou d'un single (sortie physique, ou virtuelle), un résidu de cette culture du disque, reste un moment important dans le parcours d'un artiste, le ponctue et se doit désormais d'être soutenue par un événement live. Hélène Defosse, attachée de presse du label jazz Igloo Records, le confirme. *Le concert de présentation, c'est l'outil n°1 de promotion du disque qui doit servir à ce que l'on en parle dans la presse, sur les blogs etc. Sinon, il faut se contenter de quelques médias pointus, de l'une ou l'autre chronique dans des magazines spécialisés. Impossible de toucher un public plus large sans concert de lancement*. L'album doit pouvoir se faire valoir pendant un événement accessible au public. Événement qui permet d'ailleurs de renvoyer à l'objet physique, puisqu'en fin de release party, le CD se vend bien. *Il faut dire que le public Jazz, plus âgé, reste attaché à l'objet*, précise Hélène Defosse, qui constate également que la distribution devient de plus en plus difficile. Accessible en fin de concert, l'objet musical, parfois même sous forme de vinyle, se vend mieux que dans les magasins (où il est légèrement plus cher) dès le moment où l'artiste entre en contact direct avec son public.

Le concert de lancement est également l'incarnation d'une étape d'un processus évolutif. Marie-Laetitia Mattern, chanteuse et compositrice du tout frais groupe belge Sonnfjord, qui prépare le lancement d'un EP de 6 titres fin avril, confie: *Cette release au Bota est super importante pour nous. Ça représente un point fort, au niveau personnel mais aussi symbolique: l'aboutissement d'un travail entamé depuis des mois, et en même temps le début d'autre chose*. Bon signe pour Sonnfjord, une seconde date a été ajoutée à la première, déjà sold-out. La release, c'est ce moment ultime où on «libère» le nouveau projet, où les énergies de tous les intervenants, artiste, manager, label, distributeur, sont rassemblées pour propulser le nouveau projet, pendant ce rituel physique et social du concert, analyse P.-H. Wauters. Le partage sur scène d'un nouveau projet réintroduit une dimension physique, un contact dont le public a encore et toujours besoin. *Et quand on réussit ce moment-là, c'est-à-dire en général par une salle complète et une bonne prestation, on est satisfait*.

CONTEXTE DE PROPULSEUR

Comment s'organisent ces soirées-événements si cruciales? Au Botanique, les releases sont préparées pendant des résidences. Une façon d'atteindre les quotas d'artistes de la Fédération Wallonie-Bruxelles? Le directeur adjoint s'en défend. *Nous ne remplissons pas du tout les quotas; on les explose! Nous dépassons de loin ce qui nous est demandé, et volontairement. Les quotas peuvent être mobilisant a priori, mais, ici, les jeunes groupes nous occupent tout le temps. Nous nous situons tout à fait en amont, avec un programme d'accompagnement, une trentaine par an. Pendant trois jours, l'artiste s'installe sur une des scènes (surtout Rotonde et Orangerie) et prépare son concert avec tout le matériel mis à disposition. On suit en ce moment des gens comme run Sofa, Juicy, Haring...*

Chez Igloo Records, la release prend place, comme il se doit, juste au moment de la sortie, voire un peu avant, et idéalement, on en organise trois, indique Hélène Defosse: *en Wallonie, en Flandre (les contacts sont plus compliqués) et à Bruxelles. On invite les professionnels et les journalistes. Le concert est suivi d'une petite réception et quelqu'un du label est toujours présent. Couvrir les trois régions est nécessaire. Souvent, pour la Wallonie, l'événement de sortie se passe à Liège. Lors d'un concert à Verviers, par exemple, la RTC va envoyer des images à Télévedre et fournir une belle couverture. Mais si le disque sort uniquement à Liège, nous aurons des difficultés à apparaître dans des émissions telles qu'Entrer sans frapper. Igloo Records suit l'artiste pendant un an et s'occupe de la distribution, de la promotion et du booking. Si la promo d'un album passe automatiquement par la case release, l'actualité de celle-ci ne fait pas (très) long feu, tout comme la durée de vie d'un album, qui ne passe plus la date de péremption de six mois. Quand on appelle un média seulement quelques semaines après la sortie d'un album, par exemple celui d'un artiste de notre petit label de nouvelle chanson française, Factice, pas spécialement très accessible, on nous répond qu'il ne s'agit déjà plus d'actualité, raconte encore la chargée de com. L'annonce de dates dans des festivals peut alors relancer l'attention... D'où l'intérêt de mettre le paquet lors de la première livraison. Notre release, c'est notre carte de visite, conclut la leader de Sonnfjord, et pour celle de fin avril, on jouera des chansons intégrées au nouvel album mais d'autres aussi. On prépare et on attend avec impatience ce show particulier, gonflé par l'euphorie de l'hélium*.

DÉCRYPTAGE



L'exclusivité: une pratique qui divise

Dans le contrat de concert, la durée de la clause d'exclusivité aurait tendance à s'allonger.

Quand ces exclusives ont-elles donc un sens ?

À qui profitent-elles ? Existe-il des stratégies pour les contourner ?

On a rencontré des acteurs dans les secteurs classique et jazz, et suivant que l'on est agent ou programmateur, le point de vue varie.

VÉRONIQUE LAURENT

5 *a peut aller jusqu'à 5 mois*, constate Fanny de Marco, chargée du booking des groupes émergents signés sur le label jazz Igloo Records. *Jusqu'à 6 mois avant et 6 mois après*: même son chez le programmateur du Festival Midi-Minimes Bernard Mouton. Pendant ces laps de temps, les artistes ne peuvent donc pas se produire sur un territoire géographique plus ou moins proche, il s'apparente souvent à celui de la Belgique. Lorsqu'un organisateur met le prix pour faire venir un grand nom de l'étranger, et ce sont les grosses institutions comme Bozar, Flagey ou La Monnaie qui peuvent évidemment plus facilement se le permettre, l'exclusivité se justifie. *Un autre lieu ne pourra dès lors pas*, explique Bernard Mouton, *deux jours avant ou quatre jours plus tard, proposer la même tête d'affiche, à un prix d'entrée plus bas*. L'organisateur qui investit, veut garantir le succès de son événement et le caractère exceptionnel de la venue de l'artiste sert d'aiguillon.

C'est moins compréhensible dans d'autres cas, pose le programmateur bruxellois. *Le procédé devient très embarrassant quand il s'agit d'artistes belges qui tournent beaucoup en Belgique*. Effectivement, relève la bookeuse d'Igloo, *un artiste qui est programmé pour une date dans une grande institution ne peut pas se produire pendant un événement collectif dans les mois qui suivent, tel que le Jazz Marathon par exemple. C'est préjudiciable*. La jeune femme remarque que les programmeurs de festivals, eux aussi, examinent les affiches de leurs concurrents et (im) posent des conditions parfois peu rationnelles, ne tenant par exemple pas compte d'une localisation certes belge, mais géographiquement éloignée ou visant un type de public totalement différent. Selon l'organisateur des Midis-Minimes, *c'est juste indécent vis-à-vis de tout le monde, dans le cas par exemple d'une exclusive de 6 mois, l'artiste ne peut alors jouer qu'une fois par an en Belgique*. Comment arriver à se faire connaître, à vivre de son art dans ces conditions? Constat: un artiste belge a besoin de l'étranger. La Belgique est trop petite. Et les exclusives renforcent ce caractère.

Les artistes acceptent? Fanny de Marco: *Souvent, ils n'ont pas le choix. Ces lieux paient un bon cachet, offrent de bonnes conditions de prestation. On parle avec les artistes pour que les choses soient bien claires, que le contrat soit respecté, mais ça génère des situations pas évi-*

*dentes. J'ai l'impression – je travaille chez Igloo depuis trois ans –, que ces grandes salles prennent de moins en moins de risques dans leur programmation, choisissent des « stars » pour s'assurer de remplir leur salle. Ces institutions croulent d'ailleurs sous les propositions. Et la situation se présente sous un jour encore plus compliqué en Flandre. La culture musicale différente et une offre jazz importante nécessitent un travail encore plus en profondeur. Conclusion de la bookeuse: *On fait avec ces exigences.**

ABUS DE POUVOIR ?

Si le constat est le même côté programmateur, il existe quand même une marge de manœuvre. Bernard Mouton pose d'emblée que le Festival Midi-Minimes est *un festival d'été avec des programmes classiques courts, joués pendant le temps de midi et s'adressant à un public relativement restreint, qui ne constitue pas une réelle concurrence pour les grands concerts du soir. Pourtant, Bozar m'a empêché de prendre un duo luth/chant, Vincent Dumestre et Claire Lefillâtre, parce qu'ils y jouaient avec l'ensemble Le Poème Harmonique au mois de novembre, avec lequel ils sont 18 sur scène. Et Le Poème Harmonique accepte parce qu'il y retourne régulièrement avec de grosses productions.*

Dans la musique classique, il existe une multitude de marchés. Tout dépend de qui organise: l'amateur, la petite structure ASBL professionnelle, les centres culturels, les salles de concerts aux jauges diverses... Chaque organisateur fonctionnant avec des budgets spécifiques, que ce soit en com, production ou programmation. Ces marchés coexistent et se superposent parfois. Les clauses d'exclusivité appauvrissent insensiblement cette dynamique. *Les musiciens ne vont pas attendre la même rémunération d'un centre culturel que d'une grosse institution*, continue Bernard Mouton. *Les artistes ont envie de jouer... En tout cas, la plupart d'entre eux. Parce que faire le tri des lieux où se produire peut aussi faire partie d'un plan de carrière. Créer une demande plutôt qu'une lassitude, c'est une manière de faire monter le désir du public, mais aussi la valeur de l'artiste.*

NÉGOCIATION ET BON SENS

Quand je suis confronté à une clause d'exclusivité, je la contourne, continue l'organisateur bruxellois. Il inverse également la proposition selon laquelle un artiste déjà vu devient automatiquement un artiste trop vu. Un nom programmé en début de saison dans une grosse institution, couvert par une campagne de communication, peut bénéficier de cette notoriété. C'est une porte d'entrée pour les concerts suivants. *Avec des exclusivités trop longues, couvrant un territoire trop large, l'artiste y*

perd. Il revient au programmateur d'examiner sur quoi porte l'exclusivité: sur le nom ou sur le projet. Travailler sur des contenus différents, permet de déplacer l'exclusivité. Tout est une question de négociation. Il faut prôner des pratiques raisonnables. Pratiques rendues possibles par la spécificité du domaine classique. Contrairement à l'univers des musiques actuelles où la renommée se construit sur un nom, les musiciens du classique jouent quant à eux un répertoire. Autre différence: lors d'un festival rock, le public peut se déplacer pour plusieurs jours, et souvent à l'autre bout de la Belgique. En jazz et classique, les audiences sont plus localisées, notamment du fait de durées de prestation moins longues.

Avec Midi-Minimes, je travaille parfois avec le Festival de Saint-Hubert; on partage les frais de production. Ce qui permet de faire venir des artistes de plus loin. Il n'y a pas réelle concurrence en terme d'offre et projet, poursuit le programmateur qui s'occupe désormais également du Festival Été Mosan en Province de Namur. Du coup, c'est bien de prendre quelqu'un qui tourne pas mal pendant l'été. Un musicien transparent peut devenir visible par le nombre de concerts. Opération bénéficiaire pour tout le monde.

Le problème des exclusivités? Je le contourne joyeusement, déclare Jean-Pierre Bissot, programmateur du Gaume Jazz Festival. La progra estivale repose en effet sur une politique de carte blanche, des projets spécifiques portant en eux-même l'exclusivité. Il faut dire aussi que l'homme a trois décades de bouteille: *Je passe du temps à identifier à l'étranger des projets de haut niveau, novateurs, inédits. J'essaie que ma programmation soit singulière et inattendue. Il a fait venir nombre d'artistes pour la première fois en Belgique, Youn Sun Nah, chanteuse de jazz sud-coréenne, par exemple, que personne ne connaissait il y a trois ans. L'organisateur annonce déjà pour cet été la venue de la révélation jazz française 2017, le saxophoniste Émile Parisien. La programmation nous apporte beaucoup de plaisir et une vraie satisfaction. C'est mon métier, et la partie que je préfère. Je suis un provincial, et quand les gens d'ici voient que Bozar programme quelqu'un qui est déjà venu chez nous, ça fait notre fierté. Donc, les clauses d'exclusivité, je ne les pratique jamais. Poser son propre cadre, position excentrée aidant, sans doute, permet au Gaume Jazz Festival de ne pas jouer au jeu des exclusives, un jeu de stratégies.*

IN SITU...



La Zone L'AVENTURE EST AU BAS DE L'ESCALIER

Une maison de jeunes, on voit bien ce que c'est.
Mais une maison de jeunes... expérimentale? Et où l'on pratique le mélange
des générations? Petit mode d'emploi sur le quai de l'Ourthe... à Liège.

DIDIER STIERS



© Tom Reelofs

En jetant un œil sur l'agenda ou la page Facebook de la salle liégeoise, on se dit qu'elle semble être tranquillement passée à travers les récentes turbulences causées par l'annonce de toutes ces réductions de subventions, recentrages de subsides et autres décisions du même ordre. De fait, ce n'est pas La Zone qui a été le plus impactée par celles-ci. D'autant qu'elle fait également partie, en tant que maison de jeunes, du secteur jeunesse, lui aussi quelque peu épargné par ces mesures.

On a toujours beaucoup de volontaires, raconte Pierre Lamotte, animateur à La Zone. Contrairement à d'autres endroits, notre travail de maison de jeunes se trouve être un peu invisible. Toute la programmation que vous voyez, c'est ce qui est fait par tous les organisateurs avec lesquels on travaille. Notre travail, avec ces organisateurs-là, consiste à faire en sorte qu'ils organisent eux-mêmes « leur culture ». Et quand on ne travaille qu'avec des gens passionnés... ça marche.

Les lieux sont donc mis à la disposition de « collectifs extérieurs, pour l'organisation de leurs propres événements culturels ». Reconnue depuis 1988 comme Maison de Jeunes par la Fédération Wallonie-Bruxelles, La Zone reçoit divers subsides pour son fonctionnement et les emplois. Elle dispose d'une infrastructure comprenant une salle de concert, une salle polyvalente, un dortoir, une cuisine, des locaux pour les ateliers et pour des réunions, des bureaux... Et l'on y reste d'une certaine manière marqué par l'héritage, les racines punks.

À l'origine, c'était plus communiste que punk, rectifie Pierre Lamotte. Mais je parle là des années 80, à l'époque où l'URSS existait encore. Thierry Muller et Jean-Marie Parent, qui étaient des communistes convaincus, voulaient être actifs dans la sphère culturelle. Et ils se sont retrouvés autour de La Zone, qui a été créée en 88. Jusque-là, c'était essentiellement une troupe de théâtre-action.

Aujourd'hui, ça fait longtemps qu'on ne professe plus le message de l'ami Vladimir Ilitch, au 42 du quai de l'Ourthe. *Nous avons lâché tout ce truc-là depuis 20 ans. Par contre, à l'époque, un groupe d'une des minorités culturelles, comme on les appelle aujourd'hui, avait envie de s'exprimer en faisant des concerts. C'était les punks. Ceux qui, en ce temps-là, effrayaient dans les salles bien pensantes, vous voyez? Quand on était punk, c'était très difficile d'organiser un concert. Il fallait trouver une salle qui voulait bien de vous, apporter tout le matos le soir... C'était épuisant et ça prenait un temps fou. Or, donner une place à ces minorités culturelles figure dans le cahier des charges de La Zone. Et nos punks d'antan ont saisi l'occasion. Pendant 5 ou 6 ans, ça a été extrêmement punk, avec plusieurs concerts par semaine, parce que tout d'un*

coup, il y avait un lieu où ils pouvaient s'exprimer. Un lieu qu'ils respectaient, en même temps, où ils apprenaient, et qui était finalement à moitié géré par eux. Comme ça se fait encore maintenant.

Et de nous raconter l'histoire de ces « jeunes gens » arrivés de Gaume, une petite bande, qui voulait apprendre à organiser des concerts. C'est de cette petite bande qu'est notamment issu le groupe *Cocaïne Piss...* *Ils nous ont proposé de faire des concerts d'abord traditionnellement, c'est-à-dire avec nous. Et puis, ils ont été tellement motivés qu'ils se sont investis dans La Zone, qu'ils sont allés dans l'Assemblée Générale, et même dans le Conseil d'Administration. Ils ont vraiment pris La Zone comme leur lieu, et c'est ça qu'on recherche en fait.*

La Zone a été très orientée « concerts » jusque dans les années 2000. Jusqu'à l'ouverture de l'espace du rez-de-chaussée. *Il était déjà là mais on l'a rénové. Cette grande salle pouvait servir à des tas d'autres choses, et c'est là qu'ont été inventées les tables d'hôtes qu'il y a tous les jeudis. Un petit peu plus tard, le slam est arrivé. Il y a eu régulièrement des projections de cinéma, on faisait des cinéclubs... En 2003, il y avait un cinéclub où le film était suivi d'un débat pour savoir quel film serait projeté la semaine d'après! Quinze ans plus tard, les activités se sont encore multipliées, jusqu'à cet atelier de sérigraphie qui a lui-même engendré un festival du fanzine. Point commun de toutes ces activités: donner au public la possibilité d'organiser lui-même, d'être producteur, créateur d'art et de culture.*

Alors qu'à Bruxelles, on parle plutôt des salles qui doivent fermer ou déménager, dans la Cité Ardente, l'offre passerait toujours pour pléthorique, avec L'Escalier, le Mad Café, la péniche InsideOut, le CPCRC et aujourd'hui le Reflektor ou, encore plus récemment, l'ouverture du KulturA. Ça va, la cohabitation? *On ne se fait vraiment pas concurrence, on ne fait pas du tout la même chose que le Reflektor. Le Reflektor est une salle de 600 places et nous une salle de 200. Et donc finalement, ça colle bien. Disons que nous, on fait plutôt de l'émulation. Du coup, le message passe plus fort. Vous êtes plus proches du KulturA? Oui, une partie des gens qui a créé le KulturA organisait des événements à La Zone, ce qui se poursuit d'ailleurs. Mais encore une fois, plus il y a de choses qui se passent en ville, plus il y a d'autres choses qui s'organiseront!*

Pour l'heure, il y a encore du neuf. Cela s'appelle « Pure Belgium », un concept de soirées qui mélangent des artistes de tous styles issus de Flandre et de Wallonie. Histoire de découvrir, de créer des connections entre les scènes et de permettre des rencontres...



© Tom Reelofs

www.lazone.be
Quai de l'Ourthe, 42
4020 Liège

**RARI**

The Eternal Return
Autoproduction

Planqué sous les lettres de RARI, le DJ et producteur Raphaël Jomax délivre sa carte de visite: six titres pour un premier enregistrement ultra engageant. Nouveau phénomène de la scène électronique bruxelloise, l'artiste esquisse des plages baignées de mélancolie. Entre brumes synthétiques et ambiances vaporeuses, *The Eternal Return* déroule ses vagues à l'âme à travers d'impressionnantes progressions rythmiques. Homme de goût, RARI ravive la trance épilétique des Fuck Buttons (*Horde*) et traverse à plusieurs reprises les frontières du label Border Community (James Holden, Nathan Fake). Dans sa façon d'étirer les sons aux confins du dancefloor, de jongler avec des beats house et techno, Rari découpe également quelques précieuses dentelles selon les méthodes prescrites par Jon Hopkins et Max Cooper, deux patrons modèles. Soit une excellente entrée en matière. -NA

**Romano Nervoso**

I Don't Trust Anybody Who Doesn't Like Rock'n'Roll

Mattow Soundz

Ce titre vous rappelle un truc ? C'est Jack White qui disait *I sort of don't trust anybody who doesn't like Led Zepp-*

lin. Giacomo Panarisi, lui, aime aussi les Hives. Tellement qu'il a réussi à embarquer Pelle Gunnerfeldt dans l'aventure de ce nouvel album. Pelle, qui le produit, a notamment fait de même pour *Tyrannosaurus Hives*, en son temps. Bref, ce retour du parain du spaghetti-rock, botteur des fesses et se marrant dans sa barbe, opère à la *Dernier des Mohicans*: du riff sur les chapeaux de roues et dans la bonne humeur punky dès *American dream* en ouverture (plein de « waouh ouh » et de handclapping), à la même allure avec *Rather kill a man* (plutôt qu'un animal), puis sur *Televised* et ses cris de fauve en rut. Le slow skette-braguette n'arrive qu'en fin de parcours, sous la forme d'un duo avec BJ Scott (*In my mind*), après quoi la bande donne dans le western et s'en va chevaucher sur fond de soleil couchant (*Meet the 300 Sicilians*). La recette n'est pas neuve mais maîtrisée, et *I Don't Trust* a de la saveur, faites-nous confiance. -DS

**Guillaume Ledent & Co**

Le mot dit
Autoproduction

Musicalement, Guillaume Ledent & Co offrent aux jeunes oreilles une musique qui clairement ne se moque pas d'eux. Point ici de ritournelles scoutes ou de musiquettes où l'on répète deux fois les paroles à chaque strophe, histoire de laisser les gamins reprendre en chœur. Les chansons sont assez exigeantes: rythmes afro (*Émilie parfaite*)



Stéphane Ginsburgh

The Bad-Tempered Electronic Keyboard / Anthony Burgess

GRAND PIANO RECORDS

Grand explorateur de partitions classiques et d'autres qui le sont moins, le pianiste belge Stéphane Ginsburgh propose en création mondiale l'enregistrement de 24 Préludes et fugues pour le moins étonnants. Si le titre facétieux, *The Bad-Tempered Electronic Keyboard* renvoie évidemment au clavier « bien tempéré », lui, de l'illustre Bach, ces pièces-ci furent conçues en 1985 par l'un des tout grands... écrivains du XX^e siècle, Anthony Burgess. L'auteur d'*Orange mécanique* était en effet – ou se voulait en tout cas – avant tout compositeur.

On lui doit d'ailleurs plus de 250 pièces musicales, souligne Ginsburgh. En fait, je cherchais du répertoire pour synthétiseur et je me suis mis à écouter la musique de Wendy Carlos, qui a fait la bande son d'*Orange mécanique*. C'est ainsi que je suis tombé par hasard sur ce titre étrange. Bilan ? Une heure et demie de musique polyphonique (pour piano!), conçue par un esprit autodidacte. Anthony Burgess ne fréquentait jamais le conservatoire. Il fait pourtant preuve d'un savoir-faire certain, confirme Ginsburgh. Ce n'est pas une musique avant-gardiste. Elle est relativement classique, avec des références à la musique tonale et post-tonale. On y sent l'influence de Chostakovitch, Bartók et Prokofiev, mais l'on y trouve aussi des accents de musique de films et de variétés. C'est très étrange, mais très audible, avec quelques bizarreries qui relèvent d'un style propre. Et puis, cela permet de mieux saisir l'univers... de l'écrivain Burgess. - ST.R.

et guitares « blues touareg » (Écureuil) un peu dans la veine « Suez », un poil d'électro (*Maman s'affole*) et une orientation rock parfois plus affirmée (*Mekeskon t'a fait*). Côté textes, Guillaume chante l'ouverture et la tolérance (*Moi mon pays c'est le monde / Même pas peur j'suis globe couleur sur Ligne 81*), il raconte les cours de récré et leurs « mots dits », les JT où on préférerait entendre des bonnes nouvelles plutôt que des naufrages (*À l'écran j'ai vu les images / Si c'était nous maman*). Un album qui demanderait une véritable écoute aux enfants. Et c'est tant mieux. - FXD

**Simon Hold**

Simon Hold
Vlek Records

Moitié du duo Pitch & Hold, Simon Halsberghe débarque le Pitch pour une virée solitaire sous le nom de Simon Hold. Pour son premier EP, le producteur transpose la diversité culturelle de la capitale européenne dans un disque fou-fou, électronique et fourre-tout. Melting-pot de sons inspirés par l'esprit des marchés, le va-et-vient des métros et autres déambulations urbaines, cet enregistrement rend hommage

à Bruxelles. Au carrefour des traditions, à mi-chemin entre l'Afrique, l'Occident et le Moyen-Orient, les couches synthétiques se superposent pour coller au plus près des réalités d'une ville plurielle, kaléidoscopique. Chargés de beats cosmopolites, les deux faces (*Maqam Bruxelloise* et *Dhajj Doux*) de ce premier EP battent le pavé sans jamais perdre la boule (à facettes). -NA

**Lylac**

The Buffalo Spirit
Home Records

.....

C'est connu: les voyages forment la jeunesse. Ultra formé, Lylac ramène désormais des chansons de ses expéditions. Parti à bord d'un camping-car avec guitare, femme et enfants, le chanteur bruxellois s'est perdu plusieurs mois dans les profondeurs de l'Ouest américain. Fruit de ce road-trip, l'album *The Buffalo Spirit* confronte les fantômes de la Californie à une réalité plus contrastée: un (nouveau) monde où indiens, hippies et utopies y ont, depuis longtemps, laissé des plumes. Imaginés au fil des kilomètres, au contact des gens et de paysages hallucinants, les morceaux de ce troisième album posent un regard émerveillé sur une société portée par ses mythes et légendes, ses inégalités et un indéfec-

tible souffle de liberté. Bordées de violoncelle, enrubannées de délicats arrangements de cordes, les chansons de Lylac adoptent l'anglais pour tracer la route et flécher un itinéraire acoustique. En neuf titres, *The Buffalo Spirit* dresse le carnet de bord d'un trip où chaque étape raconte une histoire. Un beau périple. -NA



Samir Barris

Fin d'été
Team4Action

Au rayon chanson, le réchauffement de la planète se fait sentir. Sur son dernier album, Étienne Daho prenait ainsi la température entre deux flocons pour délivrer un refrain catégorique. C'est l'hiver en été. Aujourd'hui, les dérèglements climatiques se manifestent sous l'intitulé du nouveau disque de Samir Barris. En plein printemps, le chanteur bruxellois publie en effet *Fin d'été*, un troisième album solo imaginé en marge de ses projets «jeune public» (Ici Baba et Le Ba Ya Trio). Dix ans après avoir déserté le monde des adultes, Samir Barris évacue comptines et naïveté enfantine pour chanter des trucs de grands: des morceaux moins marrants, mais aussi beaucoup plus conscients de tout – et surtout du temps qui passe, inexorablement (*Cueillez dès aujourd'hui, Que sont mes Amis devenus*). Dans une formule acoustique et sophistiquée dans laquelle il s'est déjà distingué par le passé, Samir Barris s'affirme au-devant d'une écriture tendre et mélancolique. Un juste retour des choses. -NA



La Cécité des Amoureux

Tout ça n'existe pas
Autoproduction

Il pleut des cordes ! C'est de saison il est vrai et elles parcourent cet EP de bout en bout. Alto, violons, contrebasse. Guitares, banjo ou ukulélé, il y en a pour tous les goûts. À condition d'apprécier un style de chanson un brin mélancolique, à l'image du morceau-titre du EP, *Tout ça n'existe pas*, une belle ballade piano-voix qui finit par s'éclipser derrière une envolée lyrique de cordes à tous crins. Les cordes se font également un peu gothique à l'instar du violon qui résonne tout au fond de la *Chambre 24* où la mort rôde. Le temps qui passe semble au cœur des textes et *Célibataire (et trentenaire)* est une ode à la trentaine un peu triste, à Modiano et aux vinyles qui craquent. *Hôtel Motel* enfin, une collaboration avec le groupe Dalton Telegramme, est un titre qui nous convie sur les routes américaines, ses paysages et ses motels que l'on visite ici en mode adulte. Un disque sur les amours un peu tristes et le temps qui s'effiloche. -FXD

LOMBOY WARPED CARESS



Lomboy Warped Caress

CRACKY RECORDS

Découvert en 2017 avec un premier EP et un concert remarqué en première partie de François And The Atlas Mountains aux Nuits Botanique, Lomboy poursuit sur sa lancée avec *Warped Caress*, nouveau format court de cinq chansons. Groupe sans frontières, Lomboy a été lancé en Belgique en 2014 par Tanta Frinta, artiste bouurlingueuse née en Australie et installée aujourd'hui à Paris. En anglais, le «Lomboy

tree» désigne un arbre tropical que l'on trouve dans les jungles d'Asie du sud-est. Ce nom de baptême n'est, du reste, pas la seule référence à ces contrées synonymes dans notre imaginaire de moiteur, de langueur et d'exotisme. Influencé par la scène électro / pop avant-gardiste japonaise, Lomboy introduit ainsi l'excellent *Loverboy* par un sample d'un commentaire d'une journaliste féminine de l'Empire du Soleil Levant. Et sur le langoureux *Worth Of You*, la voix de Tanta se pose avec grâce sur une mélodie de claviers qui évoquera chez beaucoup de cinéphiles *Forbidden Colors*, chanson phare de la B.O du film *Furyo* (1983) composée par Ryuichi Sakamoto. Plus proche de nous, on ne pourra également s'empêcher de penser aussi à la pop lounge de Hooverphonic, époque *Wicky* en plongeant dans les délices mystérieux d'*Alien Lady* et du dansant *Love Ain't Got The Groove*. Se délectant de jeux interdits, la narratrice des quatre premiers déroule ses fantômes entre dream pop, triphop et des arrangements rétro-futuristes en y mêlant machines et instruments organiques. En générique de fin, le bien-nommé *Director's Paralysis* montre, quant à lui, les velléités plus expérimentales d'un groupe qui n'a pas fini de nous étonner. Recommandé. -LL



The Sunday Charmers Evening Dawn

LA BRIQUE

Sur les pavés humides, plusieurs groupes bruxellois rêvent leurs chansons sous d'autres latitudes. Comme les voisins de Fugù Mango, les trois garçons de The Sunday Charmers veulent, eux aussi, du soleil toute l'année. Bande-son d'un été

sans fin, *Evening Dawn* glisse douze morceaux sous les rayons d'une pop funky et chatoyante. Pour enduire ses compos de crème solaire, la formation s'est tournée vers le producteur Charles De Schutter. Côté français, le technicien s'est distingué en compagnie de la famille Chedid. Alors qu'en Belgique, l'ingé-son a posé ses doigts sur les productions des Vismets, Romano Nervoso et autres Records. Réuni autour d'une formule guitare-basse-batterie, The Sunday Charmers empile des mélodies ludiques, légères et sautillantes. Dans sa façon d'édulcorer sa musique, de remplacer la mer du Nord par l'océan Pacifique, le trio rappelle les expéditions électriques de Phoenix et Tahiti 80. Tandis qu'au crépuscule, quand les dernières lumières s'éclipsent, certains titres crépitent dans le même ciel que les feux d'artifices de Friendly Fires. Chemise à fleurs et voix de velours, Étienne Donnet fredonne sa mélancolie (du bonheur) sur des airs chauds et quelques refrains colorés. Dans un registre pop et radieux, ce premier album perfore la grisaille en toutes circonstances. -NA

LISTE DES SORTIES

JAN. - FÉV. 2018

ENVOYEZ-NOUS LA
DATE DE SORTIE DE
VOS PRODUCTIONS.

Nous relaierons dans ces colonnes :
larsen@conseildelamusique.be

CHANSON

Claude Semal,

Les Marcheurs
(Iglou/Franc'Amour)

**José Van Dam/Jean-Louis Rassinfosse/
Jean-Philippe Collard-Neven,** *Chansons*

d'automne (Radio France)

Kaline, *Le Renard*

(Take The Bus)

**La Cécité des
Amoureux (EP),**

Tout ça n'existe pas

(Autoproduction)

MAD'y (EP),

Une question de couleur

(Autoproduction)

Mathias Bressan,

L'imprévu (Iglou/Factice)

Salvatore Adamo

Si vous saviez...

(Polydor)

CLASSIQUE -

CONTEMPORAIN

Anthony Burgess,

*The Bad-Tempered
Electronic Keyboard,*

Stephane Ginsburgh

(Grand Piano)

Philippe Boesmans,

Pinochio (Cypres)

ELECTRO

Jeunesse Sombre

et Dorée (EP), *Dérives*

(Autoproduction)

Lawrence Le Doux,

Host (Vlek Records)

RARI (EP),

The Eternal Return

(Autoproduction)

Ssaliva (EP), WYIN

(CM-005) (Collapsing Market)

EXPERIMENTAL

Disposición Asolca-

da, Siges Saturninos

(Lexi Disques)

Various Artists,

Cosmology, Volume 1:

Lord Vampyros (Open

Your Eyes)

JAZZ

David Linx, *7000 Miles*

(Sound Surveyor Music/Invivo)

Geoffrey Fiorese

Tentet, Dance,

Blue Lady! (QFTF)

IG Jazz Collective,

Strange Deal (Iglou/Jazz)

Måak, *1998-2018*

(MET- X Moving Music)

Reggie Washington,

Rainbow Shadow-

Volume 2 (Jammin'colorS)

JEUNE PUBLIC

André Borbé, *Zinzin*

(Autoproduction)

Guillaume ledent &

dérangé ta chambre,

Le Mot Dit (Autoproduction)

MÉTAL

Lovelorn Dolls,

Dark Ages (Alpha Matrix)

POP-ROCK

Auramancer (EP),

The Only Way To Fail...

(Karma Records)

Keep Yourself Alive

(EP), *Lovely Tale*

(Autoproduction)

Les Filles d'Apoca-

lypse, Les Filles d'Apo-

calypse (Rotakt Records)

Romano Nervoso,

I Don't Trust Anybody

Who Doesn't Like Rock

N' Roll (Mottow Soundz)

(run) SOFA, Say,

(Autoproduction)

Tanaë (EP), *Introspec-*

tion (G-Major Records)

The Sunday Char-

mers, Evening Dawn

(La Brique)

Thyself, Topaz

(Autoproduction)

Typh Barrow, Raw

(Doo Wop Records)

URBAIN-SOUL

La Smala, *11h59*

(Back in the Dayz)

Le 77, Bawlers (La Brique)

Lefto X Serato,

My Friends Make Music

Too (Autoproduction)

Roméo Elvis X

Le Motel, Morale

2Lux (Universal Music Belgium)

Swing

Marabout

(La Brique)

**Retrouvez
la liste complète
des sorties sur
www.conseil
delamusique.be**

POURQUOI ?

Plus de frites que d'artistes de la Fédération Wallonie-Bruxelles au Roots & Roses?

Le Roots & Roses, le festival très rock and roll de Lessines, a cette année annoncé un considérable effort sur le catering avant même de dévoiler ses têtes d'affiche. Que l'on ne s'y trompe pas, il n'en reste pas moins une excellente vitrine musicale thématique, y compris pour la production locale.

SERGE COOSEMANS

Je suis vraiment désolé de vous poser cette question. C'est une idée de la rédaction...

Frédéric Maréchal (organisateur) :

Elle ne me gêne pas du tout et la réponse est presque sociologique.

Il n'existe en effet que peu de groupes compatibles avec la ligne de programmation de notre festival en Wallonie. Ceci dit, on a autant d'amour pour ceux que l'on programme que pour nos frites, que l'on fait nous-mêmes, de façon tout à fait artisanale, et que l'on cuit dans le blanc de boeuf. Quand on fait jouer The Scrap Dealers, Power Shake, Romano Nervoso, Moaning Cities et The Experimental Tropic Blues Band, c'est dans de bonnes conditions, sur une affiche avec de grands noms internationaux du même circuit musical qu'eux et devant un public spécialisé. Je pense que notre festival est dès lors un bon marché pour les groupes locaux qui évoluent dans notre créneau. Le Roots & Roses a sinon sa chanson officielle, à l'origine composée par Fred & The Healers et chaque année, on la fait reprendre par un groupe à qui on paye le studio, un clip, etc.

partout où il y a eu dans le passé du charbon et du métal, il existe du rock. À Liège et du côté de Charleroi ou La Louvière, certains ont carrément ça dans le sang.

Le Roots & Roses, c'était 2.800 personnes en 2016, 3.700 en 2017. Est-ce que vous cherchez encore à grandir ou il y a une limite à ne pas dépasser, histoire de garder cette convivialité que vous mettez tant en avant dans votre communication ?

On pourrait grandir mais c'est un engrenage. Je ne critique pas les gros festivals mais j'aime bien l'idée de développer des événements plus petits et ciblés, comme un festival qui serait surtout punk et un autre reggae. Dans notre créneau, je crois qu'on tient bien la route, avec des découvertes et des noms confirmés, comme cette année King Kahn et les Black Lips ou The Sonics par le passé. On implique sinon fort l'associatif de la région. Tout cela serait beaucoup plus compliqué à grande échelle. Là, notre public nous fait confiance, il est fidèle, le bouche-à-oreille fonctionne bien et on peut même se permettre de prendre des risques. C'est vraiment l'idéal.

Le rock & roll belge a toujours été plutôt flamand. Est-ce en train de changer ?

Du côté de Namur, on fait plutôt de la pop et en Wallonie picarde, du rock festif. Mais

www.rootsandroses.be

VUE DE FLANDRE



La presse musicale en Flandre

Il fut une époque où il suffisait de se rendre dans n'importe quel magasin de disques en Flandre pour en sortir, si ce n'était avec une nouveauté, du moins avec quelques magazines gratuits sous le bras. À l'ère digitale, cette époque semble cependant belle et bien révolue.

TEXTE: TOM PEETERS / TRADUCTION: LAWRENCE PIETERS

Le marché flamand a toujours été trop petit pour des magazines payants à contenu exclusivement musical, comme il existe *Oor* aux Pays-Bas ou *Les Inrockuptibles* en France, qui vivent tous deux de la vente en librairie, des abonnements et des revenus de la publicité. Il y a bien sûr eu quelques tentatives enthousiastes, mais elles ont fait long feu. Les amateurs de musique pop et rock ont toujours dû se rabattre sur la presse quotidienne ou mensuelle généraliste pour épancher leur soif d'informations. *Humo* a joué un rôle de pionnier en étant l'un des premiers à publier des interviews et des critiques rock et pop dans ses pages musicales intitulées *TTT*. *Knack* suit également l'actualité musicale à travers son dérivé culturel *Focus Knack* (qui retrouve son pendant en francophonie avec *Focus Vif* - ndlr). Ces deux hebdomadaires sont aujourd'hui considérés comme les plus importants par les maisons de disques.

La presse quotidienne consacre bien sûr une place à l'actualité musicale dans ses pages culture. Parmi les journaux les plus réputés, *De Standaard*, *De Morgen* et, dans une moindre mesure, *De Tijd*, s'intéressent aux sorties d'albums. Les journaux plus populaires comme la *Gazet Van Antwerpen*, *Het Belang Van Limburg* et *Het Nieuwsblad* tablent quant à eux davantage sur l'information locale, mais publient toutefois également des interviews et des critiques. Tout comme dans *Het Laatste Nieuws*, le journal le plus lu de Flandre, ils mettent cependant plus l'accent sur l'aspect commercial et showbiz du monde musical.

Il faut ratisser large! De plus, le petit monde du

journalisme flamand est sous pression en raison d'une importante série de fusions et de rationalisations. Et l'avènement de l'internet a accéléré la concentration du paysage médiatique. *De Standaard*, *Het Nieuwsblad*, *Gazet Van Antwerpen* et *Het Belang Van Limburg* appartiennent aujourd'hui au même groupe de presse. Tout comme *Het Laatste Nieuws*, *De Morgen* et *Humo*, et bientôt, *De Tijd* et *Knack*. Les articles parus au sein de ces journaux, populaires mais appartenant à un même groupe, deviennent souvent interchangeable, ce qui mène inexorablement à un certain appauvrissement de l'offre. En dépit d'un récent remaniement, le journal gratuit *Metro* a conservé ses actualités pop et rock, tout comme *Agenda Magazine*, qui même en devenant *BRUZZ*, a continué à couvrir l'actualité musicale sur papier.

Ce journalisme musical, que l'on peut qualifier de professionnel, est toujours aujourd'hui pratiqué par les journalistes qui étaient déjà présents dans le circuit avant l'avènement du web. La couverture médiatique musicale reste donc l'apanage des journaux et magazines des grands groupes de presse, qui heureusement sont de plus en plus actifs sur la toile et ce, notamment dans la couverture des concerts.

En Flandre comme ailleurs, certains se sont lancés dans la création de fanzines. Son dernier représentant, le mensuel *RifRaf* (qui avait lui aussi son pendant francophone, aujourd'hui également disparu - ndlr) s'est éteint en 2016 après 27 ans de bons et loyaux services. Son rôle, comme celui d'autres projets alternatifs lancés par des journalistes indépendants (citons par exemple le mensuel *Apollo*, arrêté en

2010 après seulement quatre éditions) a-t-il été définitivement repris par des alternatives numériques? La réussite de ces dernières dépend beaucoup du talent et des efforts des bénévoles qui les animent. En 2014, le site *kwadratuur.be* a jeté l'éponge après 11 ans d'existence. *Goddeau.be* a été avalé par *enola.be*, qui aujourd'hui fait partie des plus importants sites musicaux de Flandre, au même titre que *cuttingedge.be*, *indistyle.be*, *damusic.be*, *luminousdash.be* et *dansendeberen.be*. Alors que la presse généraliste a tendance à se limiter, la toile offre quant à elle une plus grande diversité tant dans les groupes que dans les styles abordés. Sur papier, cette diversité n'est plus portée que par quelques magazines spécialisés, comme *Jazzmozaïek*, un trimestriel qui suit la scène jazz, ou *Gonzo Circus* (également publié aux Pays-Bas) qui continue contre vents et marées à proposer des analyses poussées de musiques plus expérimentales. Mais ces niches musicales sont loin d'être à l'abri, comme le montre la disparition de la revue *Staalhaart*, qui était spécialisée dans la musique classique et contemporaine.

Aujourd'hui, dans les magasins de disques, seul le trimestriel *Poppunt Magazine* est encore offert gratuitement. Il est publié par l'association flamande du même nom et qui assiste les artistes émergents, les dj et les producteurs (lire l'article consacré à *Poppunt* dans le *Larsen* #25 - ndlr). Ce magazine couvre l'actualité des groupes flamands. Le site web de *Kunstenpunt* (une plateforme dédiée aux arts en Flandre), accessible à l'adresse *muziekcentrum.be*, propose également un relevé des informations musicales locales repêchées ailleurs dans la presse flamande. That's all folks.



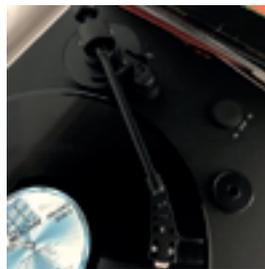
© François Libourte

L'INTERVIEW INDISCRÈTE

Chez Typh Barrow

La chanteuse et pianiste soul bruxelloise a plutôt bien commencé l'année. Nommée dans la catégorie *Artiste solo féminine* des D6bels Music Awards, Typh Barrow n'est pas repartie avec le trophée (c'est Noa Moon qui l'a emporté), mais elle a marqué les esprits avec son interprétation ragga de l'entêtant single *Taboo*, tiré de son premier album *Raw*. Enregistré dans les mythiques studios Abbey Road à Londres avec les musiciens du collectif The Heliocentrics, *Raw* s'est hissé au sommet de l'Ultratop belge dès sa sortie le 12 janvier et les préventes pour les dates de sa tournée s'envolent. Une belle réussite pour cette artiste à qui une certaine critique peu fouineuse a trop longtemps collé l'étiquette réductrice « chanteuse piano/voix ». Sur ce disque inaugural, Typh Barrow se plaît à brouiller les pistes, élargir la palette des couleurs et fondre ses influences soul *made in sixties* sixties dans un cocktail moderne où se mêlent sons organiques et timbre de velours. Entre deux dates live, elle nous présente ses trois objets fétiches.

LUC LORFÈVRE



UNE PLATINE VINYLE

C'est en puisant dans la collection de 33 tours de mon père que j'ai fait mon éducation musicale. J'ai grandi avec la soul des années 60 et 70. J'ai usé les exemplaires de *What's Going On* de Marvin Gaye, le *Greatest Hits* de Bill Whitters ou *Hotter Than July* de Stevie Wonder. Maintenant que je vis seule, j'ai mon propre tourne-disque, un Lenco. J'écoute toujours de la soul mais j'ai aussi acheté récemment *Through The Eyes Of Love* de Ray Charles et *Chet Baker Sings*. J'adore le côté cérémonial du vinyle. Il faut retirer le disque de la pochette, poser l'aiguille sur le sillon, se lever pour retourner le disque. Avec un vinyle, tu ne peux pas écouter la musique de manière passive comme c'est le cas avec un MP3. Quand j'ai enregistré *Raw* à Abbey Road, j'ai voulu m'imprégner de l'âme de tous ces disques écoutés pendant mon enfance en privilégiant un son chaud, des sessions où tous les musiciens jouent ensemble et des premières prises, même si elles ne sont pas parfaites techniquement..



UNE PAIRE DE TALONS

Les talons, c'est à la fois une manière de me donner confiance quand je monte sur scène et ma façon de conjurer le sort. Dans mon enfance, on me prenait pour un mec quand je répondais au téléphone à cause de cette voix androgyne qui est devenue aujourd'hui l'un de mes meilleurs atouts. Au solfège, le prof me mettait dans la classe des garçons, j'étais le onzième joueur de l'équipe de foot... La découverte des talons m'a permis de mettre en avant ma féminité. J'ai commencé à en porter à l'âge de vingt ans. Je me suis entraînée. Je pourrais courir le marathon en talons. Mon armoire en est pleine. Mon père m'a dit un jour qu'il pouvait deviner mon état d'esprit rien qu'en regardant quelle paire de chaussures je portais. En musique, l'image ne doit jamais passer au-dessus des chansons, mais ça fait partie du jeu. Mes talons, c'est un peu mon costume, c'est mon trente-et-un pour aller faire la fête. On les voit sur la pochette de mon disque, dans les photos promo, dans le clip de mon single *Taboo*.

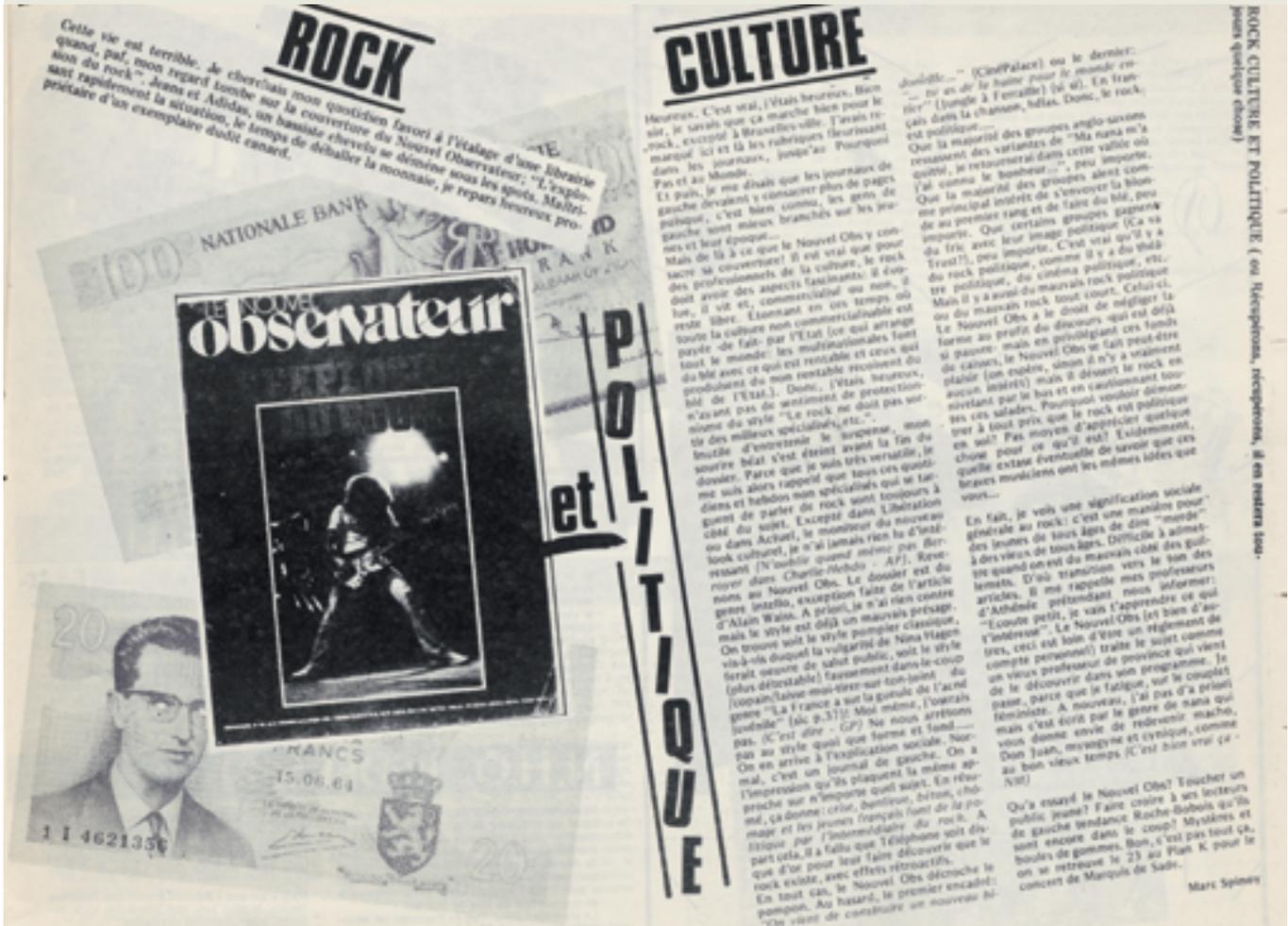


MON CLAVIER NORD STAGE 2EX

Il ne me quitte jamais. Je le transporte partout, en voyage, sur scène, en studio. C'est mon meilleur allié depuis que je suis toute petite, c'est mon exutoire, ma petite boîte noire. Ce clavier et le piano en général m'ont permis d'exprimer ce que j'avais au plus profond de moi. Mes joies, mes peines... Il y a des choses qui restent bloquées en moi quand je parle, mais dès que je me mets à jouer et à chanter, elles sortent de ma bouche par magie. Tous les morceaux de *Raw* sont nés avec le Nord Stage. J'ai commencé à jouer du piano à l'âge de cinq ans. Mes premières compositions sont nées en piano-voix, je suis ensuite passée par l'école des pianos-bar. Ma vie est indissociable des claviers. Même quand je suis en vacances, je dois savoir qu'il y a un piano disponible. Je dois en jouer tous les jours, même deux minutes, une chansonnette, une reprise, une série d'accords, peu importe. Et puis, le piano, sur scène, c'est aussi une manière de se cacher. Je me sens moins nue.

C'était en...

FÉVRIER 1980



ROCK, CULTURE ET POLITIQUE (ou Réception, réception, il en restera peu... pour quelques échos)

Larsen vous emmène en Amnésie, back in 1980, à cette époque où il existait encore un fanzine rock nommé En attendant (quoi d'ailleurs ?), préalablement intitulé More et re-baptisé par la suite en Rock Press.

De belles plumes sont passées par là. Le mensuel proposait un journalisme à l'énergie punk et une écriture hautement improbable aujourd'hui. Une liberté de ton qui détonnerait à notre époque où avec cette volonté de « professionnalisme » à tout va, tout tend finalement au lissage et ce,

y compris dans la presse amateur ou en ligne. Chez Larsen, on n'a vraiment pas envie de croire que le rock et son esprits sont morts. Mais ce qui est sûr, c'est que le non-conformisme, lui, a pris un sérieux coup dans la gueule ces dernières années.

Le présent article est reproduit avec l'autorisation de l'Éditeur, tous droits réservés. Toute utilisation ultérieure doit faire l'objet d'une autorisation spécifique de la société de gestion Copiepresse : info@copiepresse.be

DU 1 AU 31
MARS



18
SPECTACLES
ET 7 ATELIERS
DANS 16 LIEUX
CULTURELS DE
BRUXELLES

KIDZIK.BE

